

ESCALES

PREMIERE SERIE
(nos 1 à 12)

ESCALES

Directeur: JEAN MARKAIE

Administrateur: J. BERTRAND

N. I

9 Février 1946

-feuille d'art et de poésie-

ESPOIRS DU MEILLEUR MONDE

Quelqu'un disait un jour: " Que nous reste-t-il, à présent en fait de poésie? Valéry et Giraudoux sont morts. Claudel et Paul Fort se font vieux, Cocteau a dit ce qu'il avait à dire tandis que Paul Eluard et Aragon sont tombés dans les gouffres de la marchandise. Que nous reste-t-il, oh oui, sinon que de pleurer? "

Nous étions plusieurs, cette fois-là, l'oreille tendue vers la bouche de celui qui parlait. Nous nous disions qu'il mentait. " La Poésie n'est pas morte! " et nous nous préparions déjà au fond de nous-même à réfuter ses dires, en évoquant le nom d'Emmanuel et celui de Pierre Seghers.

Quelque monsieur nous a dit une fois: " Il n'y a plus de musique en notre monde. Les oeuvres se sont enfuies avec Ravel et Gabriel Fauré. Et quant au Jazz, n'en parlons pas! "

Nous étions plusieurs, ce jour-là et nous écoutions cet homme parler. Nous nous disions qu'il est des gens capables de faire du chahut pendant l'exécution d'une oeuvre de Stravinsky, à mépriser le nom de ce fantastique Olivier Messiaen et à considérer le Jazz comme étant celui de Francis Lopez, il en est d'autres qui sans être des anghs ou des maniaques disent avec franchise: " La musique ne mourra pas. "

ESPOIR!... Il reste en nous un grand espoir, un espoir pour la misérable condition humaine où nous sommes malgré toutes les incompréhensions. N'est-ce pas, vous, F. mbeurre et votre lyrisme naïf et musical, n'est-ce pas Jean Pollain dont les vers chantent autour des ruines de votre cher St Lo, n'est-ce pas, Alain Messiaen et ton mystique et solitaire Poème, n'est-ce pas vous enfin, les jeunes entre entre les jeunes, la poésie vivra, la musique vivra!

Car notre espoir est dans notre avenir.

ESCALES

Rédaction: 3 rue St Louis-en-l'Isle PARIS-IV.

No 1

CARAVANE

à Jacqueline Accuier

Un grondement emplit le ciel,
J'entends au fond des monastères
aller un moine à ses prières
au pied des monts où est la lune.
Bouddha mon maître et mon seigneur
a dit le vent en son désert
et moi: Le ciel est vide et clair
au pied des monts pres du ravin.
Et nu je vais au vent qui hurle
avec mon ame avec mes hardes.
La lune au loin qui me regarde
étend son fleuve et ses étoiles
sous la lourdeur des caravanes.
Et nu je vais au vent qui hurle
avec mon ame avec mes hardes...
La lune est froide et le vent sec.
Meurte la nuit et meurt à l'aube
le pas des chameaux vers l'orient.

JEAN MARKALE

SOME, SWEET, DAY

Tu délaisses ce jour de mai
l'ennui noire métaphysique
Au zénith des cheveux fins
ta main s'inquiète de ma main
Proche est le sorbet de nos lèvres
proche est leur tremblant casis de
Au jeu coquet des regards brillants
l'amour perce-t-il ces dents ?
O la brume ensoleillée
des chères préciosités
qu'un seul geste peut blesser!
Mais l'avenir réduira-t-il
les fractions de nos accords
au commun dénominateur?

ROBERT BEAUSSIEUX

Le theatre

REPRISE AU FRANCAIS

par G. Chavannes

Amouffert sous pilate

Il existe dans l'évangile un seul point demeuré obscur: le cas de Judas. Paul Raynal renouève à priori la théorie selon laquelle Judas était prédestiné et qu'il trahirait son maître quoiqu'il fasse. Dès les premières répliques le spectateur sent l'auteur désireux de disculper l'Iscaariote: Judas, avant comme les autres apôtres, tout quitté pour accompagner Jous, a été, comme eux et plus activement encore (puisque les préoccupations d'ordre pratiques lui incombaient) un serviteur fidèle du Christ pendant 3 ans. Mais arrive le drame que Paul Raynal raconte à sa façon. Judas, esprit faible, tremble pour son maître: le peuple lui est hostile. Il confie ses craintes au grand-pêtre et aux docteurs qui lui donnent 30 deniers et... l'assurance qu'il sera relâché après une nuit de prison pour calmer le populace. Tout heureux, Judas retourne à Isca-riote. C'est là qu'il apprend la mort de son maître. Désespéré, il se pend.

Au cours de la pièce, Paul Raynal nous explique la conduite de Pilla-rie le préfet romain veut d'abord défendre Jesus. Mais de charité la de-concerte tellement qu'il le renvoie à Herode avec un "Fais la bete" qui exprime fort bien son opinion sur le roi des Juifs.

Malgré certains anachronismes déplacés qui n'ont qu'un effet hil-larant sur le spectateur, C'est une bonne pièce qui ne peut rien à être jouée par les acteurs du Français. Julien Berthaud (Judas) et Maurice Escande (Pilate) sont en tête d'une fort bonne distribution.

GEORGES CHAVANNES

LA LANGUE SACREE DES EGYPTIENS (I)

Jusqu'à la fin du 18^e siècle, l'histoire de l'ancienne Egypte resta à peu près ignorée. D'ailleurs, peu nombreux étaient les archéologues qui cherchaient à la connaître. Les Egyptiens, eux-mêmes avaient oublié leur prestigieux passé: on aurait pu croire l'ancien empire des Pharaons et son souvenir à tout jamais enfouis dans le temps, d'autant plus que sous le coup des invasions successives et des bouleversements les plus divers, la clef de la langue sacrée, des hiéroglyphes, s'était perdue. Il était donc impossible de déchiffrer les inscriptions, les papyrus, les stèles, seuls témoins d'un passé fabuleux... Ce fut de la part des savants, le découragement, puis peu à peu, l'indifférence. Pourtant, en 1799 changement complet: c'est la campagne de Bonaparte. L'escorte des savants du général en chef fouille, recherche, étudie. L'Egypte refait parler d'elle et le temps passe. Vingt ans. Alors, c'est le coup de théâtre: tous les milieux d'archéologie sont bouleversés par l'incroyable nouvelle: Un jeune savant vient de déchiffrer l'écriture sacrée. Quel est donc cet homme étonnant? C'est Jean-François Champollion.

CHAMPOLLION - J. F. Champollion était né à Figeac en 1790. Ce fut un enfant prodigieux qui mit au service d'une vocation passionnée une énergie à toute épreuve. A 17 ans, il était arrivé, chose inouïe à posséder à fond l'hébreu, l'arabe, le syriaque, le sanscrit, le chaldaïque, le persan, l'italien, l'anglais et l'allemand sans parler de quelques éléments de chinois et de coréen. A Paris, puis à Grenoble et de nouveau à Paris, il poursuivit une brillante mais épuisante carrière.

LA STELE DE ROSETTE - En 1799, un officier d'artillerie, le capitaine Bouchard, chef d'une expédition française, trouva à Rosette, sur la branche ouest du Nil, en creusant une tranchée, une petite stèle mutilée sur l'une des faces de laquelle apparaissait une inscription reproduit en caractères différents: grecs, démotiques et hiéroglyphiques. L'examen du

texte grec montra qu'il s'agissait d'une déclaration solennelle faite à l'un des Ptolémées par les prêtres. Aussitôt, tous les savants se acharner sur la stèle, entre un Français, Sylvestre de Sacy et un archéologue anglais, Thomas Young. Celui-ci fait une importante découverte: il déchiffre, en comparant le nom du pharaon. Mais l'Anglais ne sait pas tirer parti de sa découverte. Bientôt, il s'embrouille, part sur une mauvaise piste; il n'en sortira plus. C'est alors que Champollion se met au travail. Il arrive à rectifier les erreurs de ses collègues. Ensuite, à l'aide de l'alphabet rudimentaire ainsi constitué, il peut continuer ses recherches. Il part en Egypte et là, par déductions, avec une lucidité extraordinaire, retrouve peu à peu, signe par signe, la langue sacrée des prêtres égyptiens. En 1822, tout est virtuellement éclairci et deux ans plus tard, paraît le " Précis de Systeme Hiéroglyphique ". Champollion mourut peu de temps après, en 1832, frappé en plein travail d'une attaque d'apoplexie. Ce merveilleux savant, à qui les Egyptologues doivent tout, avait en vérité le droit de dire à son frère, sur son lit de mort, en lui tendant la grammaire égyptienne:

" Ceci sera, je l'espère, ma carte de visite à la postérité... "

CHRISTOPHALD

ESCALES

3 Rue St Louis-en-l'Isle PARIS-IV.

Directeur: JEAN MARKALE

Administrateur: JEAN BERTHIAUX

TOUSSAINT

MOITIE DE LA VIE

Vierges semblables à des lys
que l'été habille de neige et d'or,
source de toute vie et de toute
priez pour nous.
Moines qui demandez au cloître
la paix du combat de la vie,
arc-en-ciel de sérénité dans les
Priez pour nous... tourmentés,

GUSTAVO A. BEQUER
(1836-1870)

Traductions de:
Alain Nossiaen.
Ida Roy
Jean Markale.

Sous le poids des jaunes poires,
remplie de roses sauvages
se penche vers le lac, la terre.
O Cignes charmants,
ivres de baisers,
vous trempez vos têtes
dans l'onde sainte et pure.
Hélas! où prendrai-je les fleurs
lorsque l'hiver sera venu?
Où le soleil sera-t-il
et l'ombre de la terre?
Des murailles se dressent
glacées et muettes
et dans le vent qui passe
grincant des girouettes...

HÖLDERLIN (1770-1843)

RECONCILIATION

Le monde au dessus de tout, beau comme le ciel,
Aussi beau que la guerre et que tous ses carnages, il faut l'abandonner.
Il faut que les mains de la mort et de sa soeur la Nuit doucement la-
vent encore ce monde souillé;
Car mon ennemi est mort, une créature divine comme moi est morte...
Je vois qu'il git, la face blême en un cercueil et je m'approche,
Courbé, pour toucher de mes lèvres sa face blanchie dans le cercueil...
WALT WHITMAN (1819-1892)

AU CINEMA...

...ENTRE DEUX PANNES

LA PART DE L'OUBLIÉ-Film intéressant, l'histoire, la triste histoire d'un
musicien qui est vraie d'un bout à l'autre grâce aux dialogues de Cha-
rles Spaak; à la mise en scène de Jean Delannoy, aux images saisissantes
de Roger Hubert et à l'accompagnement sonore de Georges Auric, Jean-Louis
Barrault est excellent. On ne peut en dire autant d'Édwyge Feuillère.
SORTILÈGES-Un mélodrame mêlé de brumes, un cheval perdu dans le vent et la
neige, le vilain sorcier, le jeune homme et la jeune fille qui s'aiment
bien, l'oubliée, jalouse, et Fernand Ledoux qui ne sait pas très bien
ce qu'il fait.

LA FILLE AUX YEUX GRIS-Des qualités. Une légende poétique vue dans les
yeux de Claude Genta. Fernand Ledoux domine incontestablement le film.
Images vivantes et belles de Roger Hubert. Bonne musique de Jean Wiener.
LA FERME DU PENDU-Pas mal et vrai.

LE ROI DES DESOUBLIÉS ???

L'ONGARDE-De qui se fout-on?

TANT QUE JE VIVRAI-Hélas, Édwyge Feuillère, tant que vous serez en vie!

JEAN MARKALE

ESCALES

DIFFERENCE DE POINTS DE VUE

Le monsieur qui monte brutalement dans l'autocar avec une valise fort lourde et la dame qui a le bas déchiré et l'orteil écrasé ont raison tous les deux. Le monsieur veut faire le voyage et la dame désirerait que contenant et contenu soient intacts à l'arrivée. Différence de point de vue! - Tel parti veut le bonheur de la classe ouvrière, tel autre a le même but. Cependant le journal de l'un va rechercher les aventures privées de tel ou tel ministre, de l'autre parti. Le journal adverse traite le premier de suppôt de Sta...tan. Différence de points de vue! - Tel pays désire la paix du monde revendiquée par tel autre. Cependant ils se disputent quelques petits riens... toujours pour la paix du monde. Différence de point de vue! - Le gouverné voudrait bien être tranquille. Le gouvernement est d'accord. Pourtant, ils sont toujours l'un après l'autre. - Le citoyen veut la grandeur de la France. C'est dans ce but que le percepteur fait entrer de l'argent dans les caisses. Cependant... Différence de points de vue! - Certain monsieur partit de France en 1939. Beaucoup disent: "Trahison", lui dit: "devoir". - Il revient... ministre. Beaucoup disent: "Infamie, France f...", lui: "Grandeur de la France". Différence de points de vue. Tout est là.

ESCALES

Escapes

CONNAISSANCE DE GIDE
Si le grain ne meurt.

Littéraires

Toute la jeunesse de Gide. C'est d'abord l'enfance somnolente d'un fils de magistrat. L'air s'y fait rare et aussi la fantaisie. Heureusement, quelques jolies notations viennent égayer ce récit un peu terne. Puis au fur et à mesure que les années s'écoulent, s'éveille la personnalité de celui qui plus tard devait nous attirer si fortement. Le lecteur la ressent plutôt qu'il ne la voit exprimée par des mots. Devant lui se dessine la silhouette d'un homme doux, timide et effacé, avec cette originalité qui se manifeste simplement dans le domaine artistique. On entend l'appel singulier des vies vertueuses, humbles et silencieuses pénétrer Gide. Et c'est, je crois, en répondant à celui-ci que l'auteur a entrepris d'écrire "La Porte Etroite": il a fait de cette forme de vie une doctrine austère. Il y a mêlé son idéal de beauté pure, et c'est ainsi, certainement, qu'est né l'extraordinaire personnage d'Alicia.

Peut-être qu'André Gide sait aussi comprendre la vie en son sens le plus large et le plus riche? Quelques scènes réalistes et vigoureuses et un aperçu coloré de la vie littéraire de cette époque inclineront à nous le faire penser.

FREDERIQUE GERMAIN

No 2 1er MARS 1946

-3 rue St Louis-en-l'Isle PARIS-IV-

Directeur: JEAN MARKALE

Participation aux frais:

12 numéros: 50frs

Administrateur: JEAN BERTRAND

I No: 5frs

C.O.P. PARIS-32-33-43.

L'absinthe du poème dans tes membres glisse
à longs traits de sang rose où je puise ma vie
sensitive blessée ivre de jazz et d'air.

Tes cheveux d'acier fin sous ta frêle mantille
fleurant les copeaux blonds de mes hantises grises.

ROBERT BEAUSSIEUX

HIVER

L'hiver est là; mais faut-il croire en un printemps
Pour effacer des durs instants présents la peine?
Ou bien, hélas, des jours meilleurs l'attente est vaine
Et rien ne changera malgré l'envol du temps !

Ainsi toujours l'on s'interroge en s'inquiétant:
Après la bise aurons-nous du zéphyr l'haleine,
Après le froid aurons-nous la douceur sereine
Et le coeur las pourra-t-il être enfin content?

Quand le soleil aura chassé les nuits funèbres
Et ses rayons, jaillis au travers des ténèbres,
Auront illuminé la terre de clarté,

Serons-nous encor là, heureux de nous détendre
Ou bien, ayant déjà franchi le froid Léthé,
Ne restera-t-il lors de nous que pauvre cendre?...

JACQUES KELBER

Le Théâtre

LA FOLLE DE CHAILLOT

À Paris

Jouvet a renoué la tradition d'avant-guerre en mettant à l'affiche la dernière pièce de Giraudoux: La Folle de Chaillot, ouvrage aussi giraudiste que possible, sans action véritable, purement intellectuelle et satirique. Aussi, la raconter est presque impossible. Ou Giraudoux satirise - durement, comme il se doit: satire de la société, les fous sont les moins fous des hommes puisque voulant le bonheur des hommes fous et non-fous; satire des hommes d'affaires, véreux, dignes spécimens des magnats du "noir", sans parler de toutes les estocades plus ou moins dures et visibles que la pièce comporte. Ou Giraudoux s'amuse: un sauveur du Pont de l'Alma qui ne sait pas nager, le prospecteur qui a découvert du pétrole sous Chaillot en buvant des verres d'eau, la dispute entre les trois folles (Chaillot, Passy, St-Sulpice) sur la place que doit prendre un chien... absent, les discours animés au second-muet traduits par la plongeuse, etc. La mise en scène de Jouvet est excellente. Les décors surtout ceux du second acte (genre sous-sol menestique avec lit à baldaquins antique et solennel) sont fort originaux. Marguerite Moréno campe le rôle de la folle avec une telle autorité qu'elle domine réellement tous les autres acteurs. Louis joue avec un naturel parfait le personnage secondaire du chiffonnier. Quant au reste de la distribution, elle est bonne. Une seule ombre au tableau (cheveux blonds) la plongeuse, jeune première découverte par Jouvet qu'il n'en faut pas féliciter de sa trouvaille.

La Folle de Chaillot est donc une pièce à voir et à lire, car je ne crois pas que sans elle, on puisse se faire une idée complète du dramaturge Jean Giraudoux.

GEORGES CHAVAINES

ESCALES demande à ses lecteurs de bien vouloir soumettre à la direction toutes les suggestions concernant notre revue. Nous rappelons qu'ESCALES est un organe de liaison et que son but est de faire partager les uns de ce que font les autres.

===== *3 =====

LUMIERES DE L'ASIE

Escale en Syrie. (I).

De la Syrie dont on parle tant à l'heure actuelle, je voudrais dire quelques mots ou plutôt, résumer brièvement les impressions que j'ai ressenties lorsque les nécessités militaires m'y envoyèrent, il y a déjà bien longtemps.

Pour tout voyageur venu de l'occident, les premiers pas sur la terre orientale sont, quelque peu décevants. Les causes en sont multiples: il y a d'abord la fatigue du voyage, pour peu que la Méditerranée, si bleue et si douce en ses heures de volupté, ait voulu, avant le débarquement rappeler au téméraire qu'elle est capable de fortes colères et lui faire payer d'avance en douloureuses secousses le choc qu'il subira à chaque instant, intellectuellement et moralement du fait des splendeurs du pays. Il y a ensuite l'impression de crasse que l'on ressent en mettant le pied sur le sol oriental, et, la chaleur aidant, le voyageur n'est pas loin de regretter le pays qu'il vient de quitter: il a bien envie de s'informer du prochain départ de bateau pour y retourner. Mais s'il persiste, il ne le regrettera pas. En effet, en foulant le sol syrien, c'est une poussière de civilisation millénaire qui se lève sous ses pas. Ce sont toutes les races qu'il croise sur son chemin et toutes les religions avec leurs différentes sectes. La Syrie est une terre qui ne meurt pas, une terre qui vit sur les restes des civilisations écroulées et qui dorment sous les sables du désert. C'est le charme du ciel bleu, l'odeur des pins curieusement terminés boule, comme des bouquets, mêlée à celle de la poussière soulevée par les chameaux qui vont en longue théorie, chargés pesamment et conduits par un bedouin perché sur un petit âne et dont les jambes touchent presque le sol. De Levrouth à Alep, de Damas aux frontières de la Turquie, c'est aussi le vent de sable, "le Ramsine", qui jette son souffle desséchant, comme autrefois. Tout cela c'est la Syrie, avec un soleil brûlant, un ciel immensément bleu, qui se couvre à certaines époques, surtout en hiver, en un rien de temps pour crouler en tornades de pluie mêlée de tonnerre et d'éclairs et redevenir presque instantanément bleu. Si l'homme, le voyageur, se met à méditer un instant, c'est derrière ce qui frappe ses yeux, les bâtiments modernes et les améliorations apportées par notre civilisation, que se lèvera tout le lointain passé avec ses rites et ses temples construits par des géants: Baalbeck, Palmyre, et la fine Damas, tous ces noms évocateurs des temps anciens. Car ce sont là quelques unes des lumières de l'Asie.

CHITANE

=====

Deux mots sur 3 notes

RETOUR DE CHAILLOT

Le samedi 16 février a eu lieu un concert sur la messe, au Palais de Chaillot, avec le concours de la chorale de l'Université, de quelques solistes Lamoureux. Jean Gitton était au pupitre. La chorale de l'Université est bonne et Gitton la conduit fort bien, mais pourquoi faut-il que ce même Gitton en oublie de diriger l'orchestre. Il y a dans le Requiem de Mozart des passages particulièrement redoutables pour l'ensemble des voix et de l'orchestre, le Tuba Mirum en particulier. Or, naturellement, Jean Gitton fut "commandé" par la trompette. Dans la "Messe en sol" de Schubert, les premiers et seconds violons ne s'accordaient pas, ce qui était particulièrement désagréable à l'Agnus Dei. Sur le chœur chantant piano. Enfin, soyons indulgents.

ARMOR

TERRE DES OMBRES

Le vent soufflait avec violence, avec violence sur notre nuit qui tremblait. Horrible était son gémissement. Je me voyais soudain emporté dans l'espace, avec des ailes et des branches d'arbres, avec tout ce que ma vie comportait d'appels et de sirènes.

C'était une rue noire. Un grand calme s'était fait partout et les lueurs des becs de gaz dansaient comme des femmes saoules. Un camion s'arrêta. Les ombres en sortirent qui causaient et juraient très fort. On installa des projecteurs sur le bord du trottoir. Des gens s'attroupèrent aussitôt et l'un d'eux dit :

... C'est du cinéma !

C'était du cinéma. On venait tourner ici quelque scène de quelque film. Et l'on tourna. Des acteurs montaient lentement les marches d'une sorte de porron de pierre semblable à celui de quelque église de campagne, puis ils redescendirent, aussi calmement qu'ils étaient montés. J'étais mêlé à la foule des spectateurs. Je regardais de tous mes yeux sans pouvoir trouver le visage et le nom des vedettes. Alors j'aperçus devant, une femme dont les cheveux flous n'avaient pas de couleur. Elle souriait gentiment, j'avancai la main vers elle et la posai sur sa poitrine. Je l'attrapai ainsi contre moi, sans qu'elle eût seulement l'idée de résister. Nous sortîmes du cercle des spectateurs spectraux et sinistres, et nous marchâmes sans nous presser, en plein milieu de la rue, dans l'ombre mêlée de la lumière des becs de gaz. Longtemps, nous errâmes, sans savoir vers quel but infranchissable.

Puis le jour vint et avec lui la lumière, la grande lumière et l'animation dans toutes les rues et les avenues. Des autobus et des camions des voitures et des vélos roulaient en une succession de plus en plus rythmée. Le Fleuve coulait non loin de là, encombré de péniches et de remorqueurs, sifflant vers le ciel qui fuyait. Le vent reprenait. Alors, elle se tourna vers moi et m'embrassa doucement sur les lèvres. Des aut passèrent dans un grand bruit de ferrailles. Quelqu'un nous regarda en touchant et mes yeux allaient en ses yeux, plus purs et plus frais qu'un matin de printemps.

J'habite loin, me dit-elle, j'habite très loin...

Et moi, j'habite tout près, lui répondis-je en prenant sa main et en la serrant avec un mélange d'élan et de mélancolie. Le Fleuve était là. Les eaux sales tournaient et tourbillonnaient autour des piliers d'un pont.

Nous traversâmes la rue, sans nous préoccuper d'autre chose que de se saisir l'une dans l'autre. Nous allâmes sur le pont qui se terminait en escalier. Nous descendîmes les marches usées par les pluies. Là, c'était une porte basse et humide, creusée dans de la pierre tendre, nous la franchîmes. Nous étions dans une île, au milieu du Fleuve, nous étions prisonniers des eaux et j'étais heureux parce que je l'avais trouvée. Alors, comme je me retournai, je ne vis plus ses cheveux flous et sans couleur, je ne vis plus son corps ni son manteau. Je vis une île avec des maisons et des arbres, et, simplement un nuage léger qui suivait le vent sur le Fleuve...

JEAN MARCALE

LE MONDE ET LA VILLE, 75 rue de Turenne, Paris-IIIe, nous informe que tous les samedis à 17 heures, 15 ont lieu à l'Académie Viardot-Maillbran, 41 rue Pergolèse (XVIIe) des conférences d'art et de littérature avec interprétations. Demandez tous renseignements à M. Sacha-Bernard-Lachat-Berlioz 75 rue de Turenne (Tel. TUR 83-32)

LE DOCTEUR LUCIEN HUBERT, 136 rue d'Assas (Tel. ODE 90-72) informe nos lecteurs qu'il organise le samedi à 15 heures, chez lui, une série de conférences avec projections sur les pays qu'il a visités.

ESCALES

-VALEUR DU VERBE-

Il est dans notre monde une habitude fâcheuse et parfaitement nuisible : celle d'écrire à tort et à travers. Le nombre des journaux s'est accru en conséquence. Moralité: si on y gagne en quantité, on y perd en qualité. On gratte sans cesse du papier, on fait des reportages dits sensationnels, on dit un tas de bêtises sur tel ou tel auteur, tel ou tel ouvrage, et voilà...

Ce que nous voulons ici, ce n'est pas répéter tout ce que disent les journaux. Le verbiage n'est pas notre ami. Il y a autre chose que la littérature de feuilleton, il y a la vraie, celle qui a nom l'Art. Et pour faire de l'Art, il faut vouloir se donner la peine qu'il nécessite, c'est à dire -je ne dis pas la vérité- et le travail, suprême facteur de son existence. Or être sincère, c'est avant tout être soi-même, et ne pas faire de marchandise, comme ces fameux existentialistes -dont nous aurons à reparler ici. Être soi-même et ne livrer que ce qui en vaut la peine, écrire peu, penser beaucoup et savoir choisir. Ce sont nos mots d'ordre.

-ESCALES-

Les Ecoles poétiques contemporaines:

DU NATURISME A NOS JOURS EN PASSANT PAR LE SURREALISME-

Que de noms en isme!... Depuis le symbolisme, la poésie a cherché sa voix et tant bien que mal s'est frayée une route parmi les décadents et les trop nombreux imitateurs de Verlaine et de Mallarmé. Il y a quelque chose de troublant dans cette époque qui va de 1900 à 1940. La poésie a mué profondément. Romant avec les subtilités symbolistes qui commençaient à devenir fâde, Saint-Georges de Bouhéliier publia dans le Figaro du 10 janvier 1897 un manifeste où il se réclamait de la nature et de la nature seule. Pour lui, toute la poésie prenait son corps et son ame non pas dans la copie, mais dans la recherche de la Nature. Le Naturisme était né. Il fut d'ailleurs remplacé par l'Intégralisme de Lacuson, mais ces deux écoles n'ont pas survécu si ce n'est en Saint-Georges de Bouhéliier. Jules Romains, normalien et grand maître "les canulars" se mit à prêcher l'Unanimité, doctrine de la vie en commun, avec ce qu'elle peut apporter de bien être à tous ses composants. Romains n'a jamais renié sa foi en la vie collective: "Les Hommes de Bonne Volonté" en sont une preuve formelle. Si les hommes étaient tous de bonne volonté, dit-il, cela irait beaucoup mieux dans le monde. Mais les hommes ne l'ont pas écouté. Fernand Grech en établissant l'Humanisme, combattait pour l'homme seul et

(suite page 2)

No 3 21 MARS 1946

7, rue St Louis-en-l'Isle PARIS-IVe

Directeur: JEAN MARYALE

Administrateur: JEAN BERTRAND

C.C.P. PARIS-32-33-43

Participation aux frais:

12 numéros: 50frs

1 numéro: 5frs

libre de tout lien. Combien plus étonnante est la figure de Guillaume Apollinaire, dont la vie, la parole et le Modernisme ne furent qu'un long plaidoyer en faveur de la fraternité. Travailleur, pour en juger, lisez "Couleur du Temps", cette pièce si noble et si poétique. Apollinaire, poète mort un jour d'armistice, poète des temps futurs, mort trop tôt, parce que prophète et en vertu de l'adage: "Nul n'est prophète en son pays". Ensuite, tandis qu'on montait les Claudel, les Jacob, les Jammes et les Valéry, Jean Cocteau fondait avec la revue "Dada" le dadaïsme. Alors, en 1924, André Breton publia le manifeste d'une nouvelle école qui allait révolutionner le monde et qui le domine encore aujourd'hui par certains côtés: le Surréalisme. Ici le mot, rien que le mot qui choque peut-être mais qui renferme sous son écorce de lettres une force et un symbole profonds. C'est le surréalisme d'un Eluard et d'un Aragon, qui allait donner aussitôt, se répandre en peinture et devenir la proie de fumistes. C'est la révolution complète de la poésie qui pouvait mener à tout ou à rien, suivant la manière de suivre les grands maîtres du surréalisme. Or, jusqu'à présent, c'est lui qui oriente la poésie moderne, bien qu'il se soit classifié et arrangé suivant le goût des auteurs. En lui-même, il ne peut rien donner, ou tout au moins très peu de choses. Il n'est qu'un passage, mais quel passage! vers d'autres horizons qui se dessinent à peine.

Quelle sera donc la poésie du vingtième siècle?

Des tendances diverses s'affirment. D'une part le surréalisme finissant, de l'autre, l'existentialisme poétique, et le contre existentialisme qui groupe tous les adversaires de Jean-Paul Sartre. Il est bien difficile de juger actuellement la tournure que prendra la poésie française. Mais il est certain que l'existentialisme va gagner du terrain en tant que néo-romantisme. Alors, on réagira sérieusement contre cette offensive malodorante.

Souhaitons le.

JEAN MARCALE

SOIR

Le jour qui chemine
Vagabond lassé
Ploquant son échine
Va, désabusé.

Cotévant la berge,
Où le soir descend
En la vieille auberge,
S'arrête un instant.

Jette sur la table
Son chapeau friné,
S'essie au nitouable
Sur le siège usé.

Par la porte ouverte
D'un oeil indiscret,
Regarde l'au vert
Où traîne un reflet.

Mais l'auberge ferme,
Tirant ses volets,
Sous l'humble poterne
La nuit apparaît.

Reprenant sa marche,
D'un pas gauche et lourd,
Sous la dernière arche,
Disparaît le jour.

ALBERT JUSTIN

(13 Mai 1943)

Dans notre prochain numéro :

Des articles sur : L'EXISTENTIALISME
LES RUINES DE LA SYRIE
la suite de la nouvelle que vous lirez
en page 4 de ce numéro.
et de nombreux poèmes.

EN NOUVEAU ET EN L'ORIGINAL

La langue sacrée des Egyptiens II - LES HIROGLYPHES

Centrairement à ce qu'on dit, il n'y a pas de langue égyptienne proprement dite, il en existe en réalité deux: la langue dévotique, celle du peuple, et la langue hiéroglyphique, celle des prêtres dont l'écriture pouvait prendre un tracé cursif et devenait alors l'écriture hiératique. Mais venons-en à la langue hiéroglyphique pure et simple (ce qui est une façon de parler): Je n'ai pas l'intention de vous parler ici des règles grammaticales de la susdite langue, je n'irai pas non plus vous donner la liste des 900 idéogrammes ou des 200 déterminatifs, mais je vous dirai seulement ce qu'ils sont.

Les Egyptiens commencèrent comme tous les peuples primitifs, par représenter les objets matériels au moyen de signes: une écriture qui tenait surtout du dessin. Puis, la langue se compliqua par l'apparition d'idées de plus en plus abstraites et on arriva vite à employer certains objets symboliques afin de représenter certains de ces idées: ainsi, un singe irrité était l'emblème de la colère, un luth celui de la bonté etc. Mais il est évident que certaines abstractions ne peuvent être symbolisées. Alors, on eut recours à de véritables rbus, comme on fait de nos jours en dessinant une île et une baie pour écrire: "il est". Ce système devint naturellement la source d'une grande confusion. Résultat: on abandonna l'écriture idéographique. Les idéogrammes qui exprimaient l'idée, en vinrent à exprimer le son et devinrent des phonétiques, soit monosyllabiques, soit dissyllabiques, soit trissyllabiques. A cela un inconvénient: comment savoir si un signe en est à sa valeur d'idéogramme ou à sa valeur phonétique? Conséquence: création d'un nouveau genre de signes les déterminatifs. Ainsi, l'hiéroglyphe suivant  en tant qu'idéogramme représente un lien et en tant que phonétique, la lettre "r" ou "l". Or, il représentera toujours un lien quand il sera suivi du déterminatif , symbole de la peau. Les déterminatifs servant aussi à préciser, dans une phrase, l'objet principal dont il s'agit et cet emploi curieux est une des caractéristiques de l'écriture hiéroglyphique.

Pour terminer, et ceci est intéressant, disons que l'ancienne langue égyptienne présente quelque affinité avec les idiomes sémitiques, bien qu'elle s'en distingue par des caractères tranchés. Maintenant, libre à vous: la grammaire de Champollion est à votre disposition.

CHRISTOBALD

ECHOS ET NOUVELLES

M. DOCTEUR LUCIEN HUBERT, 136 rue d'Assas (Tel. ODE 90-72), métro Port-Royal, organise chez lui, tous les samedis à 15 heures, une série de conférences avec projections sur les pays qu'il a visités.

A VOUS qui vous intéressez à l'île St Louis, à son histoire à ses monuments et à sa vie, lisez "LES ECHOS DE L'ILE SAINT-LOUIS" qui comptent parmi leurs collaborateurs Jean Markale et M. Pierre Messiaen. 10 numéros 70 frs, le no 7 frs. - S'adresser à M. l'abbé Auvray, rue Bretonvilliers, PARIS-IVe, (CCP. Paris 379-87) -

Poème inédit:

HENRY PURCEIN

Un bucher dans le cœur
et du feu dans la voix:
les amours d'Enée et Dido,
les soupirs azurés de la Reine des Fées,
Titania des nuits d'été!
l'organiste britannique!
et tout cela conserve
la grâce et la simplicité -

de l'émotion:
le jet direct d'une fontaine lumineuse.

ALAIN MESSIAEN

Il n'y avait personne
 Personne qu'un pinson
 Apprenant la chanson
 d'une vieille pinsonne
 Son sein avait la nudité
 De l'oeuf frais éclos

Heureuse chair des roses
 Comme un rire d'enfance
 Col de grace ployée
 Sous le poids d'avenir
 Tu trembles de savoir
 Mais ton coeur est l'aurore

Et sa tiédeur

LOUIS PERNETTE

QUAND VIENT LE JOUR

Histoire vécue, racontée

par Georges Chavannes

- Christophe Klein revenait du kommando. Il pénétra dans sa baraque :
- Alors, Cricri, c'a boumé aujourd'hui?
 - Comme toujours...
- Klein avait parlé avec un air de l'assitude que remarqua son camarade :
- Bah quoi! T'es cafardeux? Allons! T'en fais pas mon vieux, faut avoir de la patience! Elle viendra la classe.
- C'était dit d'un ton traînant de titi parisien. Klein sourit :
- C'est idiot, je vois bien...
 - Dis tes petites pépées à ton petit père. C'est ta dulcinée qui t'a pas écrit?
 - Imbécile !...
- La cause de son cafard? Il l'ignorait. Il s'était senti oppressé, tout d'un coup, pendant son travail. Il avait ressenti un vide immense autour de lui. Il y avait les corains, bien sûr! Comme disait Fifi, "On s'entraînait jusqu'à la gauche". Et cependant, il avait peur, peur de ne plus revenir en France, peur de mourir en Bochie, chez les Chleus, peur de tout. Pendant le retour au camp, il s'était dit: "Il va m'arriver quelque chose!"
- C'était l'heure de l'appel. Il sortit. La nuit tombait, nuit glaciale d'Allemagne du Nord. Les prisonniers s'alignèrent, interminables sur la place du camp. On entendit un ordre, puis un feldwebel dit en mauvais français :
- Dans le 10, tout de suite!...
- Quarante noms suivaient. Fifi entendit : "Klein, 14.972 !..."
- Ils s'étaient retrouvés 40. Assis sur des caisses, ils se regardaient étonnés. Une baraque pour 40 ! De mémoire de prisonnier, cela ne s'était jamais vu. La porte s'ouvrit. Un homme en kaki entra.
- Regardez-moi ça, ces veinards ! Double ration de soupe ! C'est du luxe! Z'avez tapé dans l'oeil du patron, pas possible. Allez, au revoir, les gars !...
 - Au revoir...
- La chambrée devint silencieuse. Pour engager la conversation, Klein demanda à son voisin :
- D'où est-ce que tu es ?
 - Moi? de Metz. Et toi?
 - Thionville.
- On entendit tout autour, des noms de villes.
- Haguenau !
 - Colmar !
 - Saverne !
 - Strasbourg !
- Klein sentit son coeur battre plus vite. Il entendit à côté de lui :
- Ah! les vaches !...

(à suivre)

ESCALES

J. P. SARTRE ET L'EXISTENCE

par Janine CONSTANTINIDES

Il n'y a de nos jours que deux attitudes possibles : la religion ou l'athéisme. Plus de compromis valable. M. Sartre adopte la seconde de ses attitudes et la façon magistrale dont il explique l'expérience humaine ne peut qu'inspirer une admiration absolue même si on ne partage pas ses conceptions.

Le fait de toute philosophie existentielle est d'admettre que l'existence précède l'essence. Pour une philosophie athée, cette position est fort claire puisqu'il n'y a pas de Dieu pour concevoir le concept d'homme : il n'y a pas de nature humaine et nous sommes enfermés dans notre subjectivité. M. Sartre distingue deux sortes d'existants : l'existant lent, la chose, tout ce qui est statique, invariable, plein : il coïncide avec lui-même. C'est l'en-soi : la montagne est, mon passé est. L'être humain, au contraire est fragile, variable, il change, il se donne le démenti. Sartre dit qu'il est ce qu'il n'est pas et qu'il n'est pas ce qu'il est. C'est le pour-soi. Il peut se détruire pour se faire autre, il contient un germe de néant. C'est un creux toujours futur et l'homme ne cesse jamais d'avoir le pénible sentiment de ce vide intérieur. L'homme est libre, c'est à dire qu'il se choisit et en même temps il choisit l'homme. En effet, nos actes nous constituent, mais révèlent aussi une image de l'homme tel que nous estimons qu'il doit être. L'homme est donc responsable de son destin et de l'humanité. C'est alors que naît l'angoisse. Et pour lui échapper, l'homme espère à devenir quelque chose sans avenir, fixe, plein, un en-soi.

Mais c'est là espérance vaine, car l'homme serait un en-soi pour-soi, ce qui est une contradiction. C'est seulement la mort qui transforme le pour-soi que nous sommes en un en-soi définitif. Tant que nous vivons, nous pouvons toujours modifier l'en-soi que nous serons. Nous devenons un "sursis", nous conservons notre liberté, liberté que nous cherchons à aliéner par une attitude de mauvaise foi pour échapper à l'an-

(suite page 2)

goisse. Mais la mauvaise foi aussi est un échec. L'existence est un échec et l'homme souffre de voir le néant de signification des choses, leur contingence, et de voir qu'il est de trop à jamais...

La philosophie de M. Sartre est évidemment désespérée, mais on ne supprime pas Dieu sans frais. Le désespoir est du reste la marque de notre époque.

Le dix-septième siècle avait foi en Dieu, le dix-huitième en la Raison, le dix-neuvième en la science. Nous, il ne nous reste rien...

JANINE CONSTANTINIDES

Tout ce que dit notre charmante existentialiste est excellent. Toutefois, comme ce ne sont pas mes opinions, je ne permettrai d'y répondre point par point. J.M.

DE L'ESPRIT BOURGEOIS

On a tant et plus tapé sur le bourgeois. On a eu en partie raison, car il y a eu quelque chose de pire que le snobisme, c'est l'esprit dit bourgeois. Ceci dit, passons à la discussion.

Il y a des gens qui aiment la musique. Fort bien. Or, pour prouver qu'ils aiment la musique, il font apprendre le piano naturellement à leur fille. Fort bien. Mais, le plus souvent, le talent - car il est possible qu'elle en ait - de cette jeune personne ne sert que dans les réceptions de parents et d'amis, et dans un éternel répertoire - mélodies de Gounod, et trucs dans le genre - parce que les auditeurs, étant trop bornés, sont incapables d'entendre autre chose.

C'est-à-dire l'art, cela, ou de la bêtise?

Je connais des gens qui aiment la musique, et qui sont très musiciens. Ils écoutent, grâce à leur poste de radio, avec ravissement l'Ave Maria de Schubert et frémissent de joie quand on annonce le "Va petit âne" extrait d'une sinistre opérette de Messager. Fort bien. Mais ces mêmes personnes s'en iront à leur cuisine lorsqu'on exécutera la Symphonie fantastique, sous prétexte que cela fait trop de bruit. Quant à l'écoute d'un morceau de Ravel ou de Debussy, elle est impossible.

Par conséquent, l'art pour eux-là se résume en douces et suaves mélodies gentilles ou sentimentales. Surtout rien qui puissent déranger leurs petites habitudes de calme et de tranquillité.

Que c'est donc mesquin, cette attitude, disons-le, bourgeoise, et disons que ces gens-là sont bêtes!...

ESCALES

ESCALES feuille d'art et de littérature

Directeur : JEAN MARTEL

3 rue St Louis-en-l'Isle PARIS-IVE

Administrateur : JEAN BERRAND

C.O.P. PARIS 32-33-43

12 nos : 50 frs

1 no : 5 frs

Poésie d'aujourd'hui :

JOUR DE MARS

à Papa

Pinson gai luron mon fripon
caresse d'eau douce et de mirliton
les grands arbres frémissent au vent
d'un étonnant printemps

Les vallées glissent vers les plaines
entetées du parfum des prairies
et la Seine
se repose au barrage d'Ivry

Fleurs encore dans les nuages
feuilles en frisson d'habillage
tout est neuf et tout est clair
sur la Terre

JEAN MARKALE

LA CHANCE

Vous qui dans l'ombre-fille encerclez d'odours
Ecoutez ce bruit d'ailes qui fait votre cœur
Oh! en cette minute tellement tendu
Qu'il suffirait d'un cri d'âme à bout de regret
Pour qu'éclate comme un fruit gonflé d'juillet
La sphère de cristal de la nuit sans issue,
N'éteignez pas vos yeux ! Il tremble en leur passé
Un peu de la native cruauté des séismes.
Ne jaugez pas le vide en vous de ces abîmes
sans écho à vos mains de parchemin froissé.
La Chance arrive enfin avec la dernière heure
Et l'on voit le fermoir de son sac enchanté
Comme une promesse d'impossible bonheur
Sourire bleu dans les aumones de clarté.

LOUIS PERNETTE

MADRIGAL

Quand sous ta force s'insinue
Brumaire de printemps le sang d'un joie brève
ares-en-ciel de gel pur les images explosent
rayons de fleurs en l'attirail blond de tes cheveux
et je t'aime o malaise pris
éprouvé, comme l'espace !

ROBERT BLAUSSIEUX

NAISSANCE D'ISIT

Vieille comme le Monde et plus vieille que l'Homme,
Elle naquit, un soir, de l'écume du Nil,
Loin des pays brumeux où, maintenant, nous sommes.
Le Soleil, Amon-Râ, illuminait les fils.
De sa trop sombre chevelure.

Elle naquit, un soir, de l'écume du Nil :
Son corps, couleur de terre, y tordait sa souplesse,
Et l'Epervier, planant dessus les champs de mil,
Mettait dans son œil dur un éclair de tendresse,
En voyant les appas d'Isis.

Son corps, couleur de terre, y tordait sa souplesse.
Dans la lune montante elle dressait ses seins
Aux mammelons plus noirs que ceux d'une négresse,
Mais au galbe si beau et si lourd et si plein
Que sa nudité semblait pure !

Dans la lune montante elle dressait ses seins
Et de sa main dorée elle cachait son sexe,
Ombre comme la nuit, rose comme un matin,
Sous le Mont de l'Amour à la ligne convexe
et doux comme un duvet d'Ibis !

Et de sa main dorée elle cachait son sexe :
Non pas par le souci d'une vaine pudeur,
Non pas pour qu'un regard indiscret ne la vexe,
Mais parce que, troublée, anxieuse, elle avait peur
Que le Grand Fleuve ne la prenne !

Non pas par le souci d'une vaine pudeur,
Car elle était au temps où la terre était jeune :
Les prêtres n'avaient pas réprimé les ardeurs
Ni mortifié la chair par la foi ni le jeune,
Car Ieschouah n'était pas né !

Car elle était au temps où la terre était jeune,
Où le vent n'apportait que des plaintes d'amour,
Doux comme le Zéphyr, tiède comme le föhn,
Murmurant dans la nuit ou chantant dans le jour
Et odorant comme Missène...

Où le vent n'apportait que des plaintes d'amour,
Des soupirs de plaisir et des clameurs de joie.
Il semblait que l'on eût aimé depuis toujours,
Que la vie ne connût que l'érotique voie,
Quand naquit Isit-Astarté !

CLAUDE BRETON

DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO :

EXISTENTIALISME ET IDEALISME
ESCALES EN SYRIE
et la suite de QUAND VIENDRA LE JOUR

NUMÉRIQUES DE L'ASIE

II-Les ruines de Baalbeck

Perdue dans le désert, sous un soleil qui semble déverser du plomb fondu sur la tête du pauvre européen qui n'a pas pris la précaution de se munir d'un casque de liège, c'est Baalbeck, la ville aux cent temples...

Le spectacle est surprenant : des amas de pierres juxtaposées qui semblent s'être éparpillées comme des châteaux de cartes sous un souffle de vent. Seules au milieu des ruines, se dressent encore les six colonnes du temple d'Héliopolis dont l'élégance et la blanche pureté, se détachant sur un ciel immensément bleu saisissent le voyageur d'admiration; puis, celui-ci ferme les yeux et essaye de se représenter les proportions de ce temple dédié au Soleil. Quel vide... Pourtant, des hommes sont venus là, non pas en touristes mais en adorateurs... puis, ils ont passé comme tout ce qui est périssable, et un jour est venue où les pratiques s'étant faites de plus en plus rares, les murs du temple ont cessé de recueillir l'écho des pas des fidèles. Peut-être est-ce pour punir les hommes de leur oubli que les dieux irrités ont fait trembler la terre ? Quoi qu'il en soit, seuls témoins des temps révolus, les six colonnes continuent à défier le ciel. A quelques pas de là, sur la gauche en regardant vers l'ouest, quelques pierres : c'est là que Vénus Astarté avait son temple, simple et de fines proportions, ainsi qu'on peut l'imaginer avec ce qu'il en reste.

Mais voici que la vue est attirée par une masse imposante, la mieux conservée, puisque des murs sont restés debout et permettent d'observer la structure d'un autre temple, celui de Bacchus. Ces murs sont formés d'énormes pierres autour desquelles s'alignent extérieurement de colonnes taillées d'un seul bloc de près de 20 mètres de haut et surmontées de chapiteaux où les feuilles d'acanthos sculptées se mêlent à divers motifs.

En faisant le tour de ce temple, on trouve enfin sur le côté exposé au midi, une colonne dont la base ne repose plus que sur un point de son socle et dont le fût est appuyé contre le mur, semblant avoir été bousculée d'un coup d'épaule par un géant mécontent... ou par Bacchus lui-même...

Mais voici les marches de l'autel du temple d'Héliopolis où il me souvient d'avoir assisté, un soir, où la lune rayonnait dans toute sa plénitude, à sa seule lumière, à une représentation en l'honneur d'Astarté. La voix des acteurs s'élevait étrangement calme dans le calme de la nuit... Aucun souffle de vent, seuls, les gestes des acteurs aux bras hiératiquement levés vers la pâle déesse faisaient frémir leurs tuniques et leurs voiles. Appuyé contre une pierre, j'ai fermé les yeux, et, pendant un long moment j'ai rêvé... D'un coup d'aile de mon âme parmi le temps, je me suis retrouvé à l'époque où pour les humains, chaque manifestation de la nature était déterminée par tel ou tel dieu... Je voyais les grands prêtres et les mages vêtus de blanc remplir leurs rites mystérieux. Quand soudain, le silence succédant aux invocations me fit ouvrir les yeux, j'aperçus les ombres blanches figées dans une attitude de supplique adarante sous la froide clarté de la déesse de la nuit...

EL CHITANE

=====

TOUS LES SAMEDIS A L'Académie Viardot-Malibran (41 rue Pergolèse 16e)
Conférences organisées par LE MONDE ET LA VILLE avec interprétations poétiques et musicales .(17 heures précises)

Lisez LES ÉCHOS DE L'ISLE SAINT-LOUIS. qui comptent J. Markale parmi la rédaction. Le no : 7 frs. =====

===== -6- =====
QUAND VIENT LE JOUR

(Suite)

par Georges CHAVANNES

Les premiers mois furent les plus pénibles pour Klein. La brutalité de la nouvelle l'avait abattu. Il aurait préféré rester dix ans dans un camp plutôt que de porter l'uniforme vert à revers blancs de la police allemande. Il en était arrivé là, être soldat prussien, un de ceux sur qui il avait tiré quand il portait "l'autre" uniforme, un de ceux qui gardaient le stalag où se morfondaient encore ses camarades. Il se sentait fléchir de plus en plus. Il s'abêtissait sous la dure discipline allemande. Pendant les manœuvres, qu'était-il sinon un animal que ses maîtres menaient à la trique? Sa fierté lorraine et son individualisme français ne pouvaient se résigner à la négation de toute liberté.

Klein revenait de ces interminables exercices qui ce jour-là avaient été plus durs et plus humiliants que jamais. Il entra dans la chambre. Se croyant seul, il ne put réprimer un geste de colère : il jeta son casque sur le sol. La porte s'ouvrit. Un Chleu entra. Ils se regardèrent un instant. Puis Klein le vit sortir. Il ne savait que trop où il allait. Il connaissait le caractère allemand : la dénonciation prime le devoir. Le Boche allait voir le lieutenant. Demain, ce serait le conseil de guerre - on ne lui pardonnerait pas à lui un Alsacien-Lorrain - et puis, le poteau d'exécution...

Toute la nuit, il réfléchit. Le lendemain, il était calme et résigné. Pourquoi continuer ce long calvaire ? Mieux valait terminer tout de suite. N'avait-il pas assez souffert dans sa vie ? Plus rien ne le retenait. Aussi, lorsque le Chleu se dirigea vers lui, ne fut-il aucunement troublé.

- Alors, le lieutenant m'appelle ?
- Pourquoi ? dit l'autre avec un accent très prononcé mais inconnu à Klein.
Ah ! J comprends... N'aie pas peur, mon vieux... Je ne suis pas un... comment dites-vous en France... un... Boche. Je suis Tchéque. Comme toi, j'ai été enrôlé de force.

Klein n'eut que ce seul ami pendant sa vie de soldat allemand.

(A suivre)

===== LA CHANCE EST VENUE =====

(Les derniers Seigneurs)

Le succès des J3 a tourné la tête de M. Roger Ferdinand. Le thème de la jeunesse d'aujourd'hui était trop beau pour ne s'arrêter là-dessus qu'une fois. On change d'atmosphère. Ce ne sont plus des lycéens mais un comte de 20 ans et une comtesse de 18 ans parlant argot qui sont les héros de la pièce. A côté d'eux, un couple de braves domestiques "très comme il faut" qui essaient d'enrayer la chute des derniers seigneurs. Comme dans toute pièce de Roger Ferdinand, la critique de la Société est dure. Avec une intrigue compliquée au possible, l'auteur arrive cependant à nous faire bien rire, mais s'il finissait ses variations sur un thème connu !...

La chance est venue avec les J3. Mais elle est repartie. G.B

ESCALES

Un souvenir sur Marcel Proust

par Sacha BERNARD

J'étais parti en voyage pour de longs mois, emportant avec moi, comme toujours, toutes les lettres de Marcel Proust afin de les relire en tant qu'une des meilleures distractions possibles. En arrivant à Grenoble, je fis la connaissance à l'Hotel Moderne d'un propriétaire d'une fabrique de gants, homme lettré et cultivé. Grand admirateur de Proust, celui-ci à qui je montrais mes lettres, me fit exécuter une très jolie petite serviette de peau de daim avec monogramme "S.B." en argent afin de les serrer. Ce cadeau exquis et charmant fut indirectement la cause de la perte de 140 à 150 - je ne sais plus exactement - lettres de Proust, et voici comment :

J'avais l'habitude, en train, de lire les livres de Proust, et lorsque, fatigué par les caractères d'imprimerie, je voulais encore rêver à Marcel Proust et entendre sa voix - car Marcel Proust écrivait comme il parlait et tous ses familiers seront de mon avis, quand on lit Proust, on croit l'entendre - je relisais encore une fois ses lettres, continuant ainsi mes méditations proustiennes.

En arrivant à Narbonne, je rangeai tardivement, et trop hâtivement le livre dans ma valise, et j'oubliai, tant ma précipitation était grande, la petite sacoche de peau de daim, toute simple et mince, qui contenait le précieux trésor à l'exception toutefois de trois lettres égarées dans les livres. Ce fut le soir, vers les minuit, lorsque je déposai mes bagages dans ma chambre, que je me rendis compte de la perte faite. Le lendemain matin, j'avisai le chef de gare; mais personne n'avait rien vu; le train était reparti; toutes les recherches furent vaines et je ne pus jamais retrouver la petite sacoche.

Mon voyage se poursuit à Nevers. Je fais un rêve étrange. Je vois Proust mourant, avec d'affreux étouffements dans son lit. Bien qu'

N° 5 - 5 Mai 1946

Directeur : Jean MARKALE

Administrateur : Jean BERTRAND

C.C.P. Paris - 32-33-43

3 rue St-Louis-en-l'Isle - Paris

Participation aux frais :

12 numéros : 60 Frs

1 numéro : 5 Frs

impressionné par ce rêve, je me disais que c'était stupide de s'inquiéter d'un songe, du sans doute à une mauvaise digestion.

J'arrive à Paris, et le lendemain de mon retour, au Café des Deux-Magots, St-Germain des Prés, je vois, lisant la mort de Proust dans le journal " LE TEMPS " le commandant de la Thionville. Je saute dans un taxi et je parviens rue Hamelin. On m'introduit dans la fameuse chambre tapissée de liège et je vois dans son lit, tout à fait comme dans mon rêve avec une assez longue barbe le beau visage de Marcel Proust, pour toujours endormi.

Sa figure blanche faisait ressortir le noir de sa barbe et de ses cheveux brillants et lustrés; avec son nez fortement busqué, il ressemblait à un homme de la Renaissance Italienne, même un peu à François Ier, et près du lit, sur la table de chevet, à côté d'un petit crucifix, entre deux cierges, le dernier cahier de : "A la recherche du temps perdu " était pieusement ouvert, tout encombré des innombrables phrases que ses scrupules d'écrivain et ses trouvailles géniales lui faisaient retrancher, retrancher et ajouter sans cesse par amour scrupuleux de la vérité, toujours plus pure, toujours plus près de la Vérité Humaine. Car cela, la recherche de la Vérité Humaine dans toute sa vigueur, ce fut toujours la hantise de ce génial cerveau qui n'avait d'égal que la noblesse de son cœur, généreux et sensible à l'excès.

Je ne vous dis rien de ma douleur. Elle fut pareille à celle de tous ceux qui eurent le rare privilège d'être parmi ses amis - et la figure de Marcel Proust ne me quittera jamais.

Sacha BERNARD

Météores de la Musique

Louis VIERNE

Sa seule Béatrice fut
Notre Dame de Paris
et son seul amour partagé
l'orgue suave puissant de la cathédrale
où il épancha son grand cœur passionné :
six symphonies tout à tour
méditatives et brillantes
où les pastorales et cantilènes
bergères de mélancolie
s'unissent à des adagios tristesques
et des finals de un relief et d'un éclat
extraordinaires
où la joie souffle de tous ses tuyaux
où le Rhin coule en mugissant.
Les carillons de Longpont et de Westminster
tintaient dans son âme candide
torturée par la trahison de la matière.

.....

Chromatisme de fantaisie
ilregistrait sur ses cinq claviers
aussi bien le soleil que l'étoile du soir,
les gargouilles que les naïades
Ce Visionnaire aveugle-né
est mort à sa tribune
en achevant de jouer
sa "Stèle pour un enfant mort".

Alain MESSIAEN

La querelle de l'existence :

IDEALISME ET EXISTENTIALISME

réponse à Janine Constantinides (1)
----- par Jean MARKALE -----

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'idéalisme et l'existentialisme s'opposent l'un à l'autre catégoriquement. Par idéalisme, j'entends, non seulement la doctrine de Kant et celle de Berkeley, mais aussi une certaine recherche de l'absolu caractérisant la volonté de l'homme décidé à trouver la vérité. Je vous chercherai querelle d'abord sur une question de mots : Vous dites qu'il n'y a de nos jours que deux attitudes possibles, la religion et l'athéisme. Non. La religion est une manière d'honorer un Dieu auquel on peut croire tout en ne l'honorant point. Je rectifie en disant le théisme et l'athéisme. Ensuite, à propos de la grande vérité existentialiste : " L'existence précède l'essence ", l'idéaliste que je suis, ne croit pas à la réalité du monde extérieur, malgré toutes les plaisanteries que cette assertion peut déchaîner. L'essence précède donc l'existence, car la matière n'existe qu'en fonction du principe fondamental de vie qu'est l'âme, chose pensée par l'Esprit supérieur qui est notre but à atteindre - ou à ne pas atteindre. Nous devons donc nécessairement admettre la réalité du concept d'homme, quand bien même cet homme sera enfermé dans sa subjectivité, ce qui est vrai en partie.

Les deux sortes d'existants de Sartre ne conçoivent fort bien. Mais il serait utile de diviser le pour-soi en deux catégories : le pour-soi pensant l'homme, et le pour-soi non pensant, les animaux et les plantes. Le germe de néant dont vous parlez ensuite est naturel chez nous. Nous avons l'angoisse de quelque chose de vide parce que nous ne pouvons pas comprendre tout ce que nous percevons. Mais le néant se rapproche étrangement de l'éternité avec laquelle il coïncide métaphysiquement.

L'homme est entièrement responsable de ce qu'il fait. Oui, mais ce n'est pas tout à fait exact. L'homme est libre, d'accord, mais dans une certaine mesure; il contient deux parts égales de responsabilité et d'irresponsabilité. Il n'est pas responsable de son hérédité, tant physique que morale et que Sartre laisse résolument de côté, ni des influences extérieures qui peuvent complètement changer son attitude. Un fou est déclaré irresponsable de ses actes. Nous sommes tous plus ou moins fous, et par conséquent, plus ou moins irresponsables. Et cela n'est pas de la mauvaise foi, mais une simple déduction.

Mais passons. Vous examinez ensuite le principe de finalité de la philosophie sartrienne. L'homme tend à devenir un en-soi. Comme c'est un pour-soi, vous dites qu'il y a là une contradiction. Cette contradiction vient du fait que vous confondez matière et esprit. Le corps, fonction de l'esprit tend vers zéro. L'esprit tend vers l'infini. La mort est la séparation pour l'esprit du corps qui devient un en-soi, tandis que le principe de vie aspire aux plus absolues des sources, soit en y allant directement, soit en se réincarnant. Car l'Esprit aspire toujours à la Pensée créatrice, et c'

est le corps, cette fonction de sa perception qui entrave l'envolée.

Quant à Sartre et à sa popularité, et pour finir, je m'en voudrais de ne pas reproduire un passage d'une interview de lui par Jean Duché, parue dans le "Littéraire" du 13/4/46 :

" - Comment diable se fait-il que votre philosophie ait tout ce succès ?
- Cela n'a pas de bon sens. C'est un phénomène d'après guerre. Il y a des gens qui cherchent le scandale. Après 18, ce fut le dadaïsme. Je suis le nouveau Dada. Ça peut changer."

Jean MARKALE

(1) cf. ESCALES n°4 - J.P.Sartre et l'Existence.

Le 250ème anniversaire de LA BRUYERE

Le 11 mai 1696, mourait Jean de la Bruyère à l'âge de 57 ans. C'est donc le 250ème anniversaire de sa mort. Nous donnons ici deux passages des "Caractères" (Chapitre I) comme hommage à cet auteur universel et histoire de faire réfléchir certaines personnes :

* Bien des gens vont jusques à sentir le mérite d'un manuscrit qu'on leur lit, qui ne peuvent se déclarer en sa faveur, jusques à ce qu'ils aient vu le cours qu'il aura dans le monde par l'impression, ou quel sera son sort parmi les habiles: ils ne hasardent point leurs suffrages, et ils veulent être portés par la foule et entraînés par la multitude; ils disent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, et que le public est de leur avis.

..... Un bel ouvrage tombe entre leurs mains, c'est un premier ouvrage, l'auteur ne s'est pas encore fait un grand nom, il n'a rien qui prévienne en sa faveur; il ne s'agit point de faire sa cour ou de flatter les grands en applaudissant à ses écrits : on ne vous demande pas, Zélotes, de vous récrier : " C'est un chef d'oeuvre de l'esprit : l'humanité ne va pas plus loin ..." que ne disiez-vous seulement : voilà un bon livre; vous le dites, il est vrai, avec toute la France, avec les Etrangers comme avec vos compatriotes, quand il est imprimé par toute l'Europe, et qu'il est traduit en plusieurs langues; il n'est plus temps.

* Les sots lisent un livre et ne l'entendent point : les esprits médiocres croient l'entendre parfaitement : les esprits grands ne l'entendent quelquefois pas tout entier; ils trouvent obscur ce qui est obscur, comme ils trouvent clair ce qui est clair : les beaux esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point, et ne pas entendre ce qui est fort intelligible.

Sommeil

Laissez-moi dormir
Sur ce coin de table,
O coeur lamentable
Il nous faut partir.

Pour un monde laid
Aux routes ardentes
Aux arbres défaits
Sur de sèches pentes.

La pendule sonne
Les heures naufragées
Qui meurent aphones
D'ennui surchargées

Ecoutez les bandes
Des vents et du froid
En leurs sarabandes
Sur le bord des toits

La tempête gronde
Je ne puis partir
Sur la table ronde
Laissez-moi dormir

Albert JUSTIN

(26-11-43)

Poème à Nelly Ray

De fleurs vierges inquiètes des tendresses proches
Un bibelot vermeil a fleuré les coupoles
promptes à révéler en leurs paumes offertes
l'amertume des pluies dont mon coeur étincelle

Robert BEAUSSIEUX

ESCALES

L'oeuvre et la critique

Extrait de "Dernière page"

par Jean ST-ROCH et Francis ROGER

Lorsque, nous retournant sur notre passé de lecteur, nous mesurons à l'encombrement des rayons de notre bibliothèque, le nombre et la diversité des oeuvres avec lesquelles nous avons pris contact, nous sommes, certes toujours étonnés. Mais que ne le sommes nous pas plus encore lorsque nous pénétrons en une grande librairie ou que le hasard nous amène à contempler une bibliothèque nationale. Imaginons donc ce qu'il arriverait si l'on nous proposait de réunir en une immense salle toutes les pierres gravées, les parchemins jaunis, tous les livres, journaux et revues, sur lesquels, depuis le premier jour, les hommes de tous les pays ont inscrit leurs pensées. Encore n'aurions nous pas toute la masse écrasante des documents que les guerres, les pillages et les cataclysmes naturels ont détruits, tous les récits de tradition orales qui ne parvinrent pas jusqu'à nous, tous ceux aussi qui ne furent jamais dits ni écrits, et qui forment le groupe infiniment riche de ces histoires merveilleuses qu'on ne se conte qu'à soi-même et qui s'anéantissent avec les hommes qui les portaient en eux. Est-ce tout ? Certes non. Car il faudrait encore toutes les oeuvres à venir. Il n'y a en effet aucune raison de croire que les hommes puissent un jour s'arrêter à moins qu'ils ne disparaissent.

Toutes ces oeuvres, notre courte vie ne nous permet d'en connaître qu'une part infime. Aussi comment ne pas se décourager dans l'hésitation d'un choix ? comment se résigner à ne pas les connaître toutes ? comment, après un nombre relativement grand de lectures garder en soi-même un souvenir qui soit un enrichissement ?

Et pourtant, chacune de ces oeuvres est le résultat du labeur acharné d'un homme, s'appliquant à se libérer d'une idée qui l'accable, à développer un "thème" en accord avec les caractères propres de son "génie", suivant une technique d'exécution appropriée à l'oeuvre, et que l'on nomme le genre.

Que l'un de ces trois facteurs composants, thème, génie, genre, vienne à être modifié volontairement ou par une influence extérieure et une nouvelle oeuvre va naître. C'est ainsi qu'une production littéraire quelle qu'elle soit se trouvera marquée par un lieu, une époque et la personnalité de son auteur. Pourquoi ne pas expliquer par là, que les anciens prescrivaient la nécessité, afin qu'une oeuvre devint universelle des unités de lieu, de temps et d'action. Idée hardie, peut-être, mais est-ce une raison suffisante pour ne pas la formuler ?

Directeur : Jean MARKALE
Administrateur : Jean BERTRAND
C.C.P. Paris 32-33-43

3 rue St-Louis-en-l'Isle
Paris IV^e
Participation aux frais
12 numéros : 60 Frs
1 n° : 5 Frs

Il est des hommes qui, durant toute leur vie, essayent de déterminer comment le monde extérieur, le siècle et son état de civilisation - son "âge" pourrait-on dire - et la nature profonde de l'individu peuvent transparaître en une oeuvre littéraire donnée. Ce sont ces hommes qui ont droit au nom de "critiques littéraires". Leur but n'est-il pas de nous aider à choisir nos livres, à ne pas regretter trop amèrement de ne pouvoir tout lire, et surtout à fixer en notre mémoire toute la substance de lectures, hélas trop courtes ? Ces hommes doivent donc être avant tout des historiens, de profonds psychologues, des artistes raffinés.

Jean ST-ROCH et Francis ROGER

* Un petit groupe d'abonnés d' "ESCALES" comprenant Mles R.G., F.R., L.P. et MM. J.M., J.M., J.B. et C.R. réunis le 16 mai 1946 a décidé de voter la motion suivante : "L'existentialisme c'est de la ..." Inutile d'ajouter que Mle Janine Constantinides n'était point présente.

D'autre part ce groupe soumet à l'approbation du public le cri suivant : " Vive l'Os ". Car nous avons tous lu l'Os libre avant de cogiter.

* Dans un de prochains futurs numéros à venir, nous publierons incessamment et si Dieu le permet, des interviews de Ferdinand Lop. et d'artistes célèbres et aimés du public, ainsi que des chroniques sportives et scientifiques. Notre collaborateur Armor fera un papier sur les expériences de Bikim.

Le cinéma

Le Pays sans étoiles

On est, dès le début, à la fois attiré et inquiet, attiré par le thème de ce film, vite entrevu, inquiet parce qu'on pressent un romanesque de plus ou moins bon goût. Le thème : c'est la réincarnation. Les personnages que nous voyons vivre dans notre époque moderne ont déjà vécu autrefois. Le passé s'insinue en eux et va jusqu'à les envahir complètement. Comme enchaînés par tout ce qu'ils ont déjà été, ils aboutissent inévitablement aux mêmes actes. Malheureusement, les épisodes de cette autre vie tiennent un peu du roman-feuilleton; pour expliquer les caractères marqués des personnages, on a du recourir à une intrigue invraisemblable. Il faut aussi parler d'une certaine lourdeur dans la concrétisation de l'idée, et d'une gaucherie dans l'agencement des thèmes entre eux. Mais d'excellentes prises de vues font oublier ces défauts. Le jeu des acteurs est remarquable. Pierre Brasseur ne dément pas son talent bien connu. Gérard Philippe tient avec succès un rôle difficile; sa raideur n'est pas sans charme. Jany Holt par sa profondeur et sa simplicité rend tout le pathétique de cette histoire dans un film qui sans être parfait n'en n'est pas moins attachant.

Frédérique GERMAIN.

Surréalisme de 36

L'année infinie
de Jacques G. Krafft

Les livres
par Jean MARKALE

Lorsqu'en 1936 parurent les 456 pages de Jacques KRAFFT réunies sous le titre " L'ANNEE INFINIE ", il y eut un bon petit scandale. Pourquoi ?

Je sais que les scandales naissent vite et sont facilement exploités par d'habiles commerçants. Tel n'est pas ici le cas. L'auteur nous montre, en treize rhapsodies en vers (octobre à octobre), un personnage assez curieux, Vézane, l'homme du 20ème siècle, monte sur son cheval Froiss'camp et en proie au rythme trépidant et hallucinant de son existence. Et dans cette chevauchée cette chevauchée fantastique qu'est tout le livre, Vézane bouge, Vézane raille, tombe et se relève. Vézane est l'interprète de Krafft, et Krafft met continuellement "le bourgeois en boîte". Il jongle avec les mots et les rythmes, en un sur-réalisme qui n'est pas celui d'Aragon et d'Eluard, mais qui est tout de même du surréalisme. Je connais Jacques Krafft. C'est un homme que hante le souci du fini dans la perfection. Il vit intensément sa pensée; le verbe prend la valeur d'une trompette qui éclate. C'est un artisan ciseleur qui, son travail une fois terminé, le jette brutalement à la tête du premier venu.

J.M.

P.S. - "L'Année Infinie" va prochainement être rééditée.

Extraits de " L'ANNEE INFINIE "

I

Le geste d'or hésite
S'arrêté incandescent
Puis, mais il redescend
De plus en plus moins vite,
Les choses caressant
Animaux, pierres, fleurs,
Où l'on avait conclu
Que toutes les couleurs
Naissaient de l'absolu.

II

Les halles communiquant
Son pas galope en l'usine,
L'épouvantable Froiss'camp.
Contingences en gésine;
Et cette élasticité,
Lui fait forme d'aerobate,
A ce Vézane entêté,
Qui veut s'instruire et chanter
En si forte disparate.

III

Sur ce lac d'amour, un cygne seul, distrait
Croisant, évolue en beauté qui l'attire,
L'avait attiré, peut être en ce pays
Les arbres songeaient qu'il avait obéi
Lui, pensait, filant, quant à sa discipline,
Avoir bien choisi cette sylvebelline
Du haut des grands ciels, les choses patelines,
Pour s'en faire un cadre, une chasse, un écrin :
Némophars blanc lait, leurs feuilles étalées,
Vert d'eau sur eau vert, nuage, ciel restreint.
Arrivant au bord, les ques fins d'allées,
Comme à se poursuivre à l'autre bord d'emblée,
Entre quoi, les rives d'un luxe juillet.
Des roses de rose et des oeillets,
Et l'air tiède avec la pelouse émeraude.
Le cygne a voulu, comme il appareillait.
Aux septentrions ! là maintenant il rôde.

Jacques G. KRAFFT.

.....

Quand vient le jour

Récit de Georges CHAVANNES

(III)

La vie sans dangers des casernes finissait. Un matin, ils partirent vers une destination inconnue. Deux jours plus tard, ils se trouvaient au coeur même de la Pologne, avec une mission dangereuse : détruire les forces polonaises du maquis. Le commandement allemand ne pouvait supporter plus longtemps les coups de mains inhombrables de la Résistance. La police devait donc intervenir; tout village était suspect, tout buisson pouvait cacher des tireurs qui rataient rarement leur cible. Et voilà dans quel enfer s'était trouvé Klein à son arrivée. Combat dur, inhumain. Pas de quartier de part et d'autre; tout prisonnier était fusillé. Klein sentait bien qu'il lui serait impossible de rester longtemps. La brutalité fanatique des combattants, la lutte contre les Alliés, le port de l'uniforme vert le poussaient vers cette action à laquelle il réfléchissait depuis bien des jours ; la désertion. D'autre part, leur bataillon ayant fait des prisonniers, il fallait les fusiller; dix hommes furent désignés pour accomplir cette tâche. Deux refusèrent. Klein étant de ceux-là ne comprit pas pourquoi il était encore en liberté. Mais il connaissait trop bien ses officiers pour croire qu'ils ne feraient rien. Il fallait partir à tout prix et le plus vite possible? C'est ce qu'il fit avec un de ses camarades, un soir qu'ils avaient une permission de minuit. Ils autèrent dans un train. Alors pour Klein, commença un long supplice : des heures interminables à côté d'un homme qui devenait fou. Il le savait. C'était un pauvre type, faible avec un complexe d'infériorité démoralisant dans les grandes épreuves. A Francfort s/ Oder, ils entendirent la sonnerie d'un téléphone. Klein se pencha, l'autre dit "On est signalé ! On est foutu !" Puis il murmura en rythmant ses paroles sur le bruit du train : "s'y m'prennent, j'm'tue ! S'y m'prennent j'm'tue !". Klein ne put supporter plus longtemps ce cauchemar. Il alla dans le couloir, laissant son camarade, véritable loque, répéter sans cesse cette phrase. Il sentait son coeur battre; sa tête lui faisait mal, et tout à coup, il eut une idée folle.

(la fin au prochain numéro).

Trois-Quatre

Pèlerins

Plaisirs et chagrins
Sont deux pèlerins
Que la même auberge
Bien souvent héberge

Matin

De petits nuages
Le Ciel est tout plein
Moutons au pacage
Dans le frais matin

Pluie

Ses longs doigts agiles
Heurtent ce matin
Les toits de la ville
Comme un tambourin

Crépuscule

C'est l'heure discrète
Où l'étrange nuit
Mêle en sa palette
Les noirs et les gris.

Albert Justin.

Nous avons appris le mariage de notre ami et collaborateur Claude BRETON avec Mle SAUVAGE - Toutes nos félicitations et tous nos vœux.

ESCALES

Pic de la Mirandole
(1463-1494)

par Claude BRETON

Il est peu de périodes, dans l'histoire de l'humanité, qui séduisent autant nos esprits que la Renaissance Italienne. Les noms de Borgia, Sforza, Este, Colonne; ceux de Vinci, Michelangelo, Raphaël, Tiziano, exercent sur notre imagination une véritable fascination qui, d'ailleurs, s'explique fort bien par m'éclat entourant la vie de ces hommes et, pour certains, par le prodigieux génie qui les anima. Or, pendant la seconde moitié du "Quattrocento", vécut un homme remarquable dont on ne se rappelle plus guère que le nom : "Pic de la Mirandole", nom qui est devenu synonyme d'omniscient ou d'esprit universel, mais presque tous ignorent que ce nom est celui d'un réel savant, tel qu'il y en eut sur cette terre, et un savant alliant aux plus merveilleuses qualités de l'esprit le cœur le plus humainement bon et l'âme la plus élevée.

Giovanni Picco della Mirandola naquit le 24 février 1463, au château de la Mirandole, dans la plaine de l'Emilie, à huit lieues environ au Nord de Modène et à même distance de Ferrare et de Mantoue. Le jeune homme passa là son enfance, et poussa déjà très loin ses études : grec, latin, musique (il jouait de plusieurs instruments). Déjà apparaissait sa prodigieuse précocité, soutenue par une mémoire extraordinaire. De 1477 à 1482, il étudia à Bologne, Ferrare et Padoue. Il apprit alors l'Hébreu, l'Arabe et le Khaldaique, sous la direction des juifs Mithridate et Elias del Medigo, tous deux fort savants et d'une moralité irréprochable. Bien qu'il ait reçu, à cette époque, le titre ecclésiastique de "protonotaire" (fonctionnaire ecclésiastique chargé d'enregistrer les décrets pontificaux et de les faire promulguer, mais titre le plus souvent honorifique), Pic de la Mirandole eut alors de nombreuses aventures amoureuses. En effet, beaucoup de femmes s'éprenaient de ce jeune prince, dont la beauté, la force, l'esprit, l'éloquence, les talents poétiques et musicaux faisaient une des figures les plus séduisantes du moment. Il devait nouer aussi, alors, des amitiés solides qui ne devaient être rompues que par la mort.

Mais la guerre de Ferrare le contraignit à regagner la Mirandole en 1482. Près de là, à Reggio, il devait rencontrer l'homme qui eut le plus d'influence sur sa vie : Savonarola. Il entra aussi en relations épistolaires avec les humanistes florentins et cette correspondance devait déjà le rendre

.....

Directeur : Jean MARKALE
Administrateur : Jean BERTRAND
C.C.P. Paris 32-33-43

n° 7 - 15 juin 1946 -

3 rue St-Louis-en-l'Isle
Paris IV°
Participation aux frais :
12 numéros : 60 Frs
1 n° = 5 Frs

célèbre. De plus en plus absorbé par ses études philosophiques, il détruisit alors son oeuvre poétique, dont nous n'avons plus que quelques sonnets en langue toscane, très remarquables. Il séjourna à l'Université de Pavie, puis à Carpi, avant de partir pour Florence en 1484. Cette ville, sous la domination de Laurent le Magnifique, connaissait alors une exceptionnelle floraison intellectuelle. Elle était devenue la capitale de l'humanisme italien, indépendamment des nombreux artistes, étudiants, savants et philosophes, qui faisaient la gloire de la Cité du Lys Rouge et du Magnifique.

(la fin au prochain numéro)

Claude BRETON

Racine et l'interprétation

J'étais, un certain dimanche, à la Comédie Française, Au programme : Britannicus. J'avais bien lu, entendu des critiques. Beaucoup conseillaient d'aller voir se spectacle. Eh bien, non ! Je ne suis pas de l'avis de ces Messieurs. Je sais que l'on va me reprocher mon jeune âge, mon manque de culture. Je sais que je suis incapable de comprendre la beauté, que la jeunesse critique à tort à travers etc ... Je me demande seulement pourquoi la mise en scène du Français a tant changé depuis quelques années quand le jeu des acteurs, des tragédiens s'entend, est resté immuable. Or, dans "Britannicus", la mise en scène est nouvelle, originale. Il y a des trouvailles qui font honneur au metteur en scène, Julien Bertheau : Quand Junie doit s'expliquer avec Britannicus sous les yeux de l'empereur, Néron n'est pas sur la scène, mais dans les coulisses. Le spectateur ne voit que son ombre projetée sur le mur. Mais les acteurs ? Pourquoi ne se modernisent-ils pas ? Le rôle de l'acteur est de faire valoir le génie du poète en s'adaptant au public. Or, le public 46 n'est pas le public 1900. L'enseignement n'a pas changé depuis Mounet-Sully, et surtout, on distingue deux enseignements, la comédie et la tragédie, qui ne sont pourtant pas si éloignées l'une de l'autre. Ainsi voit-on à la Comédie Française des acteurs comme Jean Chevrier (Néron), que j'ai trouvé si naturel, si sobre dans "Aimer" de Géraudy, faire de grands gestes et déclamer avec des cris de bête écorchée, sans parler de Renée Faure, d'Henriette Barreau (Agrippine) qui croit nécessaire de faire de grands gestes descriptifs et de Marcelle Gabarre (Albine) qui pousse un soupir entre chaque hémistiche.

N'est-il pas possible de jouer naturellement Racine ? Il semble que la tragédie est le pont aux ânes qui abêtit et dévalorise les bons acteurs de comédie et de cinéma. Nous n'avons en France qu'un seul tragédien de classe, c'est J.L.BARREAU. Or depuis 1941, il n'a obtenu que deux rôles tragiques. Voilà où nous en sommes ! ... Un tragédien naturel, peut-être est-ce une vue de mon esprit, une abstraction, une impossibilité, je peux me tromper, je m'en excuse.

Georges CHAVANNES.

Ceux qui seraient d'un avis différent de notre collaborateur sont invités à nous écrire pour nous dire leurs opinions. N.D.L.R.

Joie

Tout est gris et sourd
Le ciel est chagrin lourd
Qui pèse sur le monde
Je ne sais pas pourquoi
Mon coeur est une joie
Joie si simple et si blonde

Je sais que ne suis rien
Je sais que tout est bien
Oh ! le regard du chien
Qui coule vers le mien
Pour que je souris "Viens!"
L'amour est notre bien

Clair et serein bonheur
Ma naïve douceur
Ma chère soeur aimée
Rose fin de journée

Fruit rond mûr et sucré
Lent silence nacré

A vous tous je vous dis
A vous tous mes amis
Que la vie est très douce
Fondante et blanche mousse
Où chantent mille fleurs
Epanouies nos coeurs

Puissiez-vous vous taire
Coulées en brune terre
Vous toutes fleurs du monde
Je ne sais pas pourquoi
Mon coeur est une joie
Joie limpide et si blonde

MAGDA.

Les confidences de
Jacquin l'Idéaliste

I - COULEUR du TEMPS

Pour le jeune parisien et le vieil insulaire que je suis, rien n'existe en notre capitale hormis l'Île St-Louis et ses alentours. Par tradition, un ludovisien tient à son île; par goût, un parisien se doit d'admirer ces antiques pierres conservées au milieu des peupliers. Moi, je ne suis peut-être pas comme tout le monde, mais c'est par recherche que je me plais ici, c'est par la recherche d'un paysage déjà entrevu quelque part dans un vaste monde et dont le souvenir est resté flou et sans rythme dans mon imagination. Ce sont des arbres, des grands et des petits; c'est une rue sombre, sans soleil sous un ciel très pur, avec une église indécise, ce sont aussi des maisons groupées en rang, des maisons noircies par le temps, avec des concierges qui bavardent à la porte. Pauvre rêve ! .. Je devrais dire : pauvre apparence des choses. Je me rappelle l'allure étrange de ces cheminées pointées sur le ciel nord-ouest d'un crépuscule empli de quelques nuages; je me rappelle des tas de formes et toujours, ce n'est que brouillard et déformation. Pourtant, c'est en se promenant le long de la Seine qu'on arrive à pénétrer son rêve. Le soir, lorsque tout le bruit de la ville cesse, lorsqu'un peu d'ombre pèse sur ce que je vois et j'entends, je commence à respirer les odeurs venues de n'importe où, et ces odeurs sont, je le sais, d'immenses parfums déjà sentis dans quelque autre vie. Ici, des hommes et des femmes vivent, des enfants jouent. Des génies comme Taine et Baudelaire y ont vécu. Voltaire y est apparu. Des célébrités d'aujourd'hui se cachent encore dans la ceinture des peupliers. Mais la seule chose qui m'intéresse, dans cette île perdue, je le dis simplement, c'est retrouver un peu de la vision que je porte en moi. C'est un soulagement médiocre mais indéniable, que de sentir profondément des objets qui confinent à la fois le concret et l'abstrait, en un mot, de vivre ce qui a peut-être été déjà vécu.

Jean MARKALE.

Quand vient le jour

Récit par Georges CHAVANNES

Allait-il rester avec ce pauvre type qui, le regard fixe n'avait plus que la force de dire : " S'y m'prennent j'me tue " ? Devait-il le laisser à son sort ? Il serait pris, trainé au conseil de guerre et fusillé quelque heures après. Klein était dans l'incertitude. Sa pitié luttait contre sa volonté de vivre. Rester avec lui, ce n'était pas la peine d'avoir tant fait, d'avoir souffert, d'avoir subi toutes les humiliations des boches pour en arriver là : se faire prendre au scil de la liberté pour avoir aidé un camarade fou.

Le train entra dans la gare frontière. Klein se pencha à la portière. Quatre policiers attendaient sur le quai. Klein savait pourquoi. Ils allaient vérifier les permissions des soldats qui rejoignaient leur pays ou revenaient en occupation. Allait-il pouvoir se sauver, lui et l'autre ? Il fallait jouer le tout pour le tout. Il alla s'asseoir à côté de son camarade et lui dit : " Tais-toi mon vieux, ne t'en fais pas, on est presque arrivé, sauvé, mais je t'en prie, tais-toi ! " L'autre le regarda, l'oeil vague. Il semblait ne pas comprendre. Il se plia pourtant sous la volonté de Klein qui le fixait, le fascinait et qui en lui-même se pérétait : " Il parlera ! Je ne peux par l'empêcher de parler ! " On entendait le bruit des bottes dans le couloir . " Vos papiers " - " Eh bien ! on demande les papiers à un vieux frère de la Feldgendarmérie ? " répondit Klein. " Ça va ! Gueule pas si fort. Tu ferais mieux de nous offrir des cigarettes. On est à sec ! " Klein leur lança un paquet. Il était sauvé, son camarade n'avait pas parlé.

Christophe KLEIN échoua un beau jour dans une ferme de la Beauce où il se fit embaucher . C'est là que je l'ai connu. C'est lui qui m'a raconté son histoire : Je n'y ai rien changé, pas même le nom. Peut-être le reconnaîtrez vous un jour. Il habite à quelques kilomètres de Thionville.

Georges CHAVANNES

Trois-Quatre

Oubli

Maison de l'oubli
Aux portes bien closes
Où pour l'infini
Dorment tant de choses

Nuit

Une auberge close
Un phare qui luit
La route sans bruit
L'ombre sur les choses

Albert JUSTIN.

Tous les samedis à l'ACADEMIE VIARDOT-MALIBRAN (21 rue Pergolèse PARIS XVI°)
à 17 h. conférences et interprétations.

15 juin - L'esprit des Bossus par le Dr. Roederer - E. d'Esptein par Sacha Bernard.

CHOPIN par Max Durand-Farcel et Sacha-Bernard

22 juin - FRANCIS ARDANT par lui-même

29 Juin - IN MEMORIAM Lucie DELAHUE-MARDRUS par M. de la ROCHE et Sacha BERNARD.

ESCALES

Un homme pas comme les autres

Par nature je répugne à porter la louange de qui que ce soit. Il est cependant un homme que je juge au dessus des autres et dont les actes, conformes à sa grandeur morale, font qu'on peut sans déchoir, sans être accusés de flagornerie, hisser sur un pavois comme au temps des Francs, nos ancêtres le faisaient pour le meilleur d'entre eux. J'ai nommé Charles de GAULLE.

Il n'a pas accepté la défaite. Une bataille perdue n'est qu'un hasard, un mauvais coup du hasard de la guerre; ce n'est pas l'écroulement sans rémission d'un pays.

Il a eu la Foi dès le début; il l'a conservée dans les jours sombres. Sa voix s'est élevée pour nous la communiquer, nous l'insuffler à nous qui étions, selon le mot qu'Ed. Rostand a mis dans la bouche de l'Aiglon captif, "des pas prisonniers ... mais ...".

Ce qui fait la grandeur et la force de Charles de GAULLE, c'est la continuité dans l'effort vers le but qu'il s'est fixé dans son cœur de Français: Servir la France. Il l'a fait magnifiquement. Sa retraite prématurée n'est que la suite logique de sa manière d'agir, faite de droiture et répugnant à toute compromission.

Charles de GAULLE n'est pas seulement un homme ou un nom dans l'histoire de notre temps, c'est un panache.!

EL CHITANE

Un film dans un fauteuil

Strange destin

L'histoire est une histoire comme je les aime. C'est le roman à l'eau de rose, le roman des concierges. On est heureux, on s'aime, puis la guerre arrive; on se sépare, on souffre, on disparaît, et moi, je pleure ... Oui, c'est plus fort que moi, je trouve cela "beau" et je pleure. Trouvez ça idiot si vous voulez; je suis ainsi.

Soyons un peu plus sérieux et essayons de vous donner un aperçu du film en question : Renée Saint-Cyr, qui est jolie, mais qui "me tape sur le système" est au début du film, une jeune fille très moderne pour l'époque (1913 ou 14) et très lancée. Après bien des flirts purement platoniques, bien entendu, elle rencontre le grand amour qui en l'occurrence est le sympathique Henri Vidal. J'avoue (ceci entre nous) qu'il me plaît beaucoup. Mais, glissons ! Ils s'épousent donc, "comme faire se doit", vivent le parfait amour, mais ... la guerre éclate. Il part ... est porté disparu, elle apprend sa mort. Alors

.....

Directeur : Jean MARKAIE
Administrateur : Jean BERTRAND
C.C.P. Paris 32-33-43

n° 8 - 6 juillet 1946.

3 rue St-Louis en l'Isle
Paris IV°
Participation aux frais :
12 numéros : 60 Frs
1 n° = 5 Frs

elle est désespérée et n'a plus aucun goût à la vie, et moi, je pleure .. C'est comme cela, je vous l'ai déjà dit, aussi n'insistons pas.

Mais ce n'est pas fini. Elle va le revoir, vivant avec une autre femme, Nathalie Nattier. En effet, il a été seulement blessé, mais a perdu la mémoire. Heureusement, il aura la joie de la retrouver, tandis que Nathalie, entre temps, a eu la bonne idée de ... trépasser. Ils se retrouvent heureux. Voilà. Tel est le film de Louis Cuny. Un enseignement pour les gens qui auraient eu pitié de mes pauvres joues sillonnées de larmes : je ne pleure plus.

Colette MEUNIER.

Les confidences de
Jacquin l'Idéaliste

II - FEUILLES AU VENT

Il y a des moments dans notre existence où l'on se sent des envies de s'en aller. C'est un fait reconnu que notre être profond aspire à quelque chose, de nouveau. Ce sont les lointaines invitations au voyage, les appels salés de la brise marine et les hésitations du Bateau Ivre. Et pourtant, à cet élan tapageur, répond un immense besoin de calme et de sérénité. Je crois pour ma part que rien n'est plus intéressant que de se plonger dans la paix et songeant à tous les pays inconnus. Devant chez moi, des arbres vivent en paix dans un jardin qu'entourent des pierres sacrées par le temps. "les feuilles mortes tombent dans l'air dormant. Vois mon cœur ce que l'automne a fait à ta chère île". Ainsi parlait Milosz de mon île et de sa ceinture de peupliers. Et c'est là, dans cette ambiance, qu'on peut entendre le bruit d'un train sur les rails; c'est là qu'on voit apparaître dans un nuage de paysages mystérieux qui trouvent leur corps dans des souvenirs d'un autre monde. Alors, en songeant à toutes les bêtises que font certains de nos contemporains, en songeant à tout ce qui se combine, en fait de poésie dans les arrières boutiques des éditeurs, je ris et je ricane. La véritable poésie est celle qui est vécue par l'Homme. Cette poésie a besoin d'air. Elle naît un jour, devant une rangée d'arbres, et près de l'eau qui coule doucement, sans se presser, vers un port lointain et perdu à jamais. Elle est libre, et sa raison d'être est uniquement d'être libre.

Jean MARKALE.

AVIS IMPORTANT

" Le Goëland ", feuille d'Art et de poésie, dont le directeur est Théophile Briant et auquel collaborent bon nombre de nos amis, va paraître en juillet. Nous conseillons vivement à nos lecteurs de s'intéresser aux efforts de ce sympathique journal. Pour tous renseignements concernant les modalités d'abonnement, s'adresser à Théophile BRIANT, Bazouges-le-Pérouse (I&V) ou à Jean MARKALE qui transmettra.

Pic de la Mirandole
(1463-1494)

(suite et fin)

Pic avait alors 21 ans, c'était un homme grand, élancé, robuste,

.....

avec de longs cheveux blonds bouclés, de grands yeux bleus lumineux d'intelligence, des dents blanches et égales. Il s'habillait avec recherche. Il est évident que cet homme, joignant à ces avantages physiques un esprit vif et spirituel, une énorme culture, une éloquence persuasive, un cœur plein de bonté, une âme tournée vers les plus hauts problèmes de l'esprit humain, des dons de poète et de musicien, fit facilement la conquête de la haute société et des milieux humanistes de la capitale toscane. Ce fut là qu'il connut le philosophe Marsile Ficin, le rabbin qabbaliste Hasdai ben Siméon (ceux-ci, par ailleurs, amis de Léonardo da Vinci) et l'érudit Ange Politicien.

En 1485, le jeune savant partit pour Paris, dont l'Université était le centre des études philosophiques et théologiques. A Paris, Pic se familiarisa avec le stylus parisiensis du latin. Ce fut là, au milieu des discussions scholastiques, qu'il connut l'idée de ses fameuses "thèses". Retourné à Florence il fut arrêté à la suite de l'enlèvement d'une dame de l'aristocratie, puis relâché. Il séjourna à Pérouse, puis arriva à Rome en 1486. Voici les principaux sujets de ces thèses : philosophes et théologiens latins, médiévaux, arabes, grecs péripatéticiens et platoniciens; mathématique de Pythagore, théologiens chaldéens Mercure le Trismégiste l'égyptien (alias Dieu Thôt), doctrine secrète des savants hébreux gabbalistes, conciliation de Platon et d'Aristote; nouveaux principes de philosophie et théologie, Platon, Albucatem Avenam, Mathématique, "Nombres", Zoroastre, Magie, Hymnes orphiques, Qabbale.

Mais ce qui fait sa plus grande gloire, ce fut d'avoir introduit la Qabbale dans le monde intellectuel occidental. Les opinions des gabbalistes ultérieurs Reuchlin et Thomas Mornis sont catégoriques sur ce point. Mais les thèses de Pic eurent un énorme retentissement. Treize d'entre elles furent même condamnées par le Pape Innocent VIII. Pic, avec son esprit d'humilité, se soumit à cette décision, mais; il eut l'imprudence de publier son "Apologie", où il défendait ces thèses : il dut quitter Rome secrètement, pour se réfugier en France. Mais le St-Père était tout puissant et le fit emprisonner au Donjon de Vincennes. Il en sortit, Charles VIII de France étant intervenu en sa faveur et revint à Florence.

A Fiesole, en 1488, il écrivit l'Heptaplus, ou commentaire gabbalistique de la Genèse. Mais Innocent VIII le poursuivait toujours de son ressentiment. C'est alors que Pic se rapprocha de plus en plus de Savonarole, dont la brûlante éloquence et l'âpre mystique agissait sur lui.

C'est sans doute en 1491 que Pic acheva son traité "De l'être et de l'Unité", qui est une occasion de plus, pour lui, de concilier Platon et Aristotèles, sur un des points de leurs doctrines, notamment en s'appuyant sur les deux dialogues platoniciens : "La Parménide" et "Sophiste", où le grand Hellène tendant à démontrer, non la supériorité de l'unité sur l'être, mais leur mutuelle identité. Probablement la même année, il écrivit sa seule œuvre en langue toscane, ses poèmes exceptés : Commentaire sur la "Cauzone" de Jérôme Benivieni; où ce poète platonicien démontre l'influence purificatrice de l'amour qui élève l'âme de la contemplation de la beauté charnelle à celle de la beauté idéale, puis divine, source de toutes beautés. Ensuite il s'installa à Florence même. Après la mort du Magnifique (1492) il vécut à Ferrare et, de plus en plus sous l'influence de Savonarole, écrivit une épître des plus édifiantes à son neveu Jean-François Pic de la Mirandola, et distribua tous ses biens, y

compris sa magnifique et rare bibliothèque de 7.000 écus d'or ! ... En 1494 quand Charles VIII envahit l'Italie, il mourut empoisonné par son secrétaire Christoforo da Casale, qu'il avait institué son héritier, âme charmante une fois de plus victime de l'ingratitude et de la sordide et stupide méchanceté des hommes.

En se rappelant le cours et l'oeuvre formidable d'une vie si courte trop courte, ne peut-on penser à l'angoissante question de l'Ecclesiaste :
" Qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'Âme ? "

Si l'un avait été plus aidé dans ses travaux et mieux compris, et si l'autre avait vécu plus longtemps, peut-être pourrait-on répondre par deux noms : LEONARDO DA VINCI et GIOVANNI PICCO DELLA MIRANDOLA ! ...

1/6/46

Claude BRETON

VIENT DE PARAÎTRE aux éditions Lucos (Mulhouse) un fort beau livre pour enfants : " JEANNOT et BLANCHET " conte illustré en couleurs par Denise Schmitt avec texte en vers de notre ami Albert Justin.

Passante

à Jean Markale

Verlaine pleurait doux ce ciel mâchefer
Septembre rouillait les parements dominicaux
tout au long des rues béquillardes

Césame des jardins n'aurait encor cédé
une gemme furtive
qu'aux limes du commun plaisir

Elle parût

O svelte ! corps plus secrètement murmurant
que vos pianos pluies des fonds déteints des aubes
quittant l'église elle parût alors l'amour
se dégagea de ses bandes criardes

Infante de visage elle semblait sourire
à quelque chevalier servant de l'avenir
et Demoiselle passante, sa chevelure
tinta soleil au diapason migrateur
quand preste elle saisit pour en tenter un coeur
la pierre qui tombait de mes cimes candides.

Robert BEAUSSIEUX.

ESCALES

Le vrai visage de Paul Claudel

par Georges CHAVANNES

Une des plus grosses erreurs qui se puissent commettre au sujet de Claudel, la plus impardonnable, peut-être à ses yeux, serait d'en faire un "Homme de lettres". Il n'a jamais envisagé sans une sévérité mêlée de pitié les existences entièrement vouées à l'art. Claudel n'a pas consacré sa vie à cette idole creuse qu'est pour lui la Beauté. La gloire littéraire est venue à lui sans qu'il l'ait cherchée. Il possède son métier, auquel il a toujours donné la "première place", le meilleur de ses forces et de son temps. De plus, Claudel écrit visiblement pour son plaisir et son délassement. L'art ajoute à sa vie une dimension qu'elle attendait. Sans cet air, il ne respire pas; sans ce pain quotidien, il ne saurait pas vivre. L'existence la plus absorbée par l'utile n'exclut pas, mais au contraire, appelle ces détente supérieures et favorise ce jeu des facultés inemployées où l'homme se souvient enfin qu'il est homme.

De là cette impression, si fréquente quand on lit Claudel, qu'il s'amuse. Très sûr de sa plume, il est le moins surveillé de nos écrivains. Il n'a rien de cette attitude compassée de tant de nos gens de lettres qui pensent qu'ils écrivent, sentent, relisent et corrigent. Les yeux comme des censeurs impitoyables. Une merveilleuse liberté d'allure, un jaillissement qui n'est jamais contraint, un jeu éblouissant - et déconcertant pour les gens sérieux - telles sont ses trouvailles, ses cocasseries et ses blagues.

D'autre part, il est certain que si Claudel écrit, ce n'est pas uniquement pour enrichir sa vie qui veut être harmonieuse ou pour occuper des loisirs qui doivent être nombreux. Il écrit parce qu'il ne peut point faire autrement et aussi parce qu'il y a chez lui quelque chose de bouillant qui aspire à jaillir et à s'exprimer.

D'ailleurs, Claudel n'a-t-il pas dit une fois : "Croyez-vous que Shakespeare ou Dostofewsky, ou Rubens, ou Titien, ou Wagner, travaillaient pour faire de l'Art ? Non pas, mais n'importe comment, pour mettre dehors un grand paquet de choses vivantes".

Claudel est un homme évidemment inspiré. C'est pourquoi le beau désordre que l'on remarque même dans sa prose n'est pas un effet de l'art; Il n'y a ni calcul ni négligence. C'est un ordre qui lui est imposé, ordre qui n'est pas le nôtre, mais qui est véritablement "le dépliement de la grande Aile poétique".

Georges CHAVANNES

Directeur : Jean MARKALE
Administrateur : Jean BERTRAND
C.C.P. Paris 3233-43

3 rue St-Louis en l'Isle
Paris IV^e
Participation aux frais :
12 n° = 60 Frs
1 n° = 5 Frs

Parmi l'avalanche des publications du moment, j'ai pu constater la présence d'un nouveau roman de Marcel Aymé intitulé : " Le Chemin des Ecoliers " (1). Certes, c'est bien là du Marcel Aymé. Mais, il y a quelque chose d'amusant à noter. Sous l'apparence d'un roman, c'est un véritable plaidoyer " pro Aymé ", puisque l'auteur prend la défense " des juifs et de l'art cubiste et bolchevik " contre un vilain légionnaire qu'il met en scène. Je n'ai rien à insinuer, mais il semble tout de même que Marcel Aymé tient à faire oublier ou à racheter quelques paroles par lui prononcées sous l'occupation. Ceci dit, rien n'empêche au "Chemin des Ecoliers" d'être un bon roman, qui, s'il n'apporte aucune nouveauté, n'en est pas moins digne du grand talent de l'auteur du "Passe-Muraille".

Le "Goeland" (2) est donc réapparu. J'ai relevé dans son numéro de résurrection, un excellent éditorial sur la Poésie; un émouvant hommage à Saint-Pol-Roux par Théophile Briant et Germaine Beaumont et d'autre part le magnifique "hymne du Saint-Esprit" de notre cher Alain Messiaen, tout enveloppé d'une sarabande d'images, tirées, semble-t-il de l'Apocalypse. J'ai également reçu " Interlude Lunanien " (3), un fascicule de 24 pages, sur très beau papier ma foi. J'y ai lu avec beaucoup d'intérêt un article de mon ami Jacques Krafft sur les rapports de la Poésie et de la Critique, ainsi qu'une méditation de Maurice Charente sur l'engagement de l'écrivain, des poèmes de Louis de Gonzague-Frick et de Marc-Adolphe Guégau et une explication du fusionnisme pictural et poétique par René Marca dont vient de paraître " Abstracts " (4).

Par ailleurs, j'ai longuement médité sur Jean-Paul Sartre et sa philosophie matérialiste. Il paraît que " pour Sartre, du fait que nous sommes des êtres en situation, des intentionnalités, les influences extérieures nous constituent dans une certaine mesure, mais ne s'opposent pas à notre liberté " (5). C'est évidemment très fort. Cela n'empêchera cependant pas l'existentialisme d'être relégué au magasin des Antiquités. En effet, voici qu'on nous annonce une nouvelle école, le "Lettrisme" basé sur un vocabulaire entièrement composé d'onomatopées. Pourquoi pas ? On en reparlera d'ailleurs, car, comme le disait le fondateur du lettrisme, M. Isidore Izou (6) : " Je crois surtout à la publicité, et en fondant le lettrisme, je l'aurai gratuitement."

Jean MARKALE

- (1) N.R.F. (2) Chemin du Phare - PARAME (I&V)
(3) Ecole du Lunain, 1 rue du Lunain - Paris XIV°
(4) Chez l'auteur, 2 place d'Anvers, Paris IX°
(5) Janine Constantinides dixit
(6) France-Soir du 28/7/46.

ANTHOLOGIE
DES POETES
D'ESCALES

A l'éventaire

Via fumée bleue m'emporte un rail
insensibilisant les petites détresses
Estafilades de sourires maquillées
par l'art du boniment rêveur
s'offre mon coeur
dans la sciure au prix d'une étoile
pour arbre de Noël
Un bel instant peut-être long peut-être court
à la vivante blafarde ou brune qui saura
spontanée s'affubler de mes loques secrètes
ma candeur écorchée doucement agonise
Le nid tendre et dérisoire de l'idéal
je le livre aux frimas de l'immobilité.

Robert BEAUSSIEUX.

Koung-Fou-Tseu

Le soir tombait enfin sur l'Opale-Rivière
Et le vent, fraîchissant, inclinait les bambous
Chantant comme un poème dicté par Tou-Fou,
A l'heure où la nuit fait fuir la lumière ...
Ses longs yeux luisant au travers des paupières
D'un sourire acéré tel un rameau de houx
Le visage apaisant, mystérieux et doux,
Koung-Fou-Tseu reposait sa tête fine et fière
Sur un coussin de soie où luttaient deux dragons
Parlant très lentement, il donnait ses leçons
Après d'un temple ancien tuilé de porcelaine,
Disant à ses disciples que, pour gouverner,
Il faut bien se connaître et prendre donc la peine
D'étudier sans arrêt les choses du Passé ...

Claude BRETON

SIGNE

Comme un enfant sage
L'avion transcrit
Sur l'immense page
Sa géométrie

Trois-Quatre

Albert JUSTIN.

VALLEE

Le torrent dessine
Son ruban d'argent
Les maisons butinent
En essais tout blancs

Simple Conscils

Ne dites pas : " Tout est fini "
Tout peut encor renaître ;
Le sort au sourire infini
Vous sourira peut-être .

Ne dites pas : " Je ne crois plus ",
Vous oubliez sans doute
Qu'aucun de nous n'a jamais pu
Renoncer à ses doutes .

Ne dites pas : " Je veux haïr "
Aimer vaut mieux, je pense.
De votre cœur devrait jaillir
Le pardon des offenses .

Ne dites pas que j'ai raison !
Je n'étais pas sincère,
Car à mes belles oraisons
Moi-même ne crois guère .

Jacques KELBER.

Invitation

Je m'en allais, frôlant les insomnies
trahi par les rousseurs d'un monde mort
à Brocéliande dormeuse d'aurore
et j'entendis tomber oiseau des nids
Quelque Viviane du faite d'un pin

Viens avec moi dit-elle en me prenant la main
A Saint-Malo-des-Trois-Fontaines prier Dieu

Jean MARKALE

Sainte-Cécile

Après-midi-moiteurs - saturés d'harmonie
Une âme déroulée en spirale infinie
Pâleur qui prend l'essor et retombe enchaînée
Mais bourgeonnante de Mozart. Larmes brûlées
Par les cruels micas des yeux
Voyageurs de l'ombre haute ouatée d'ailes
Où s'émeuvent les lents violoncelles.

Puis la rue, et le vent frôleur sans laisser trace
Sur la porcelaine de l'exil lumineux.
Sa miroitante lèvre humide et comme lasse
D'une extase sans voix fouettée de mèches folles.
Larmes fanées où meurt le soleil de l'adieu.
Pétales lourds d'avoir pesé les dieux.

Et tout le ciel en auréole.

Louis PERNETTE

ESCALES

Conseils à un jeune poète

Agrandis-toi !... N'écris pas des choses abstraites, la nature et consorts. Les imbéciles croient que c'est de la poésie. Souviens-toi de l'admirable Maria Blau-chard qui ne peignait que sa douleur ou les douleurs d'autrui. Apprends à avoir de la syntaxe en lisant les grands écrivains français, en prose, Léon Bloy, maître du goût - en dehors de ses dons visionnaires - et en vers, Mallarmé, ce saint authentique de la poésie. Ne te crois pas plus doué pour les poèmes courts que pour les longs; c'est de la pure parure. Avant de se dépouiller, il faut s'être enrichi le coeur et l'âme. déteste la facilité; cherche l'invention et le mot original. Pas de fausse nature vue à travers les Parnassins et les Symbolistes. Apprends la VIE RELIGIEUSE et la VIE TERRESTRE; médite beaucoup; cultive ta mémoire, le coeur de ta mémoire : cette caissière de grand magasin. La mémoire est aux poètes ce que le Miracle est aux Saints : Se souvenir, c'est être prophète. Au lieu de faire des pastiches involontaires, fais-en de volontaires; tu finiras toujours pas te retrouver à travers ceux que tu aimes; ne sois pas intellectuel: c'est être un cerveau sans émotion.

Si tu veux être poète, fuis les femmes comme la peste; sois d'une noble ambition, et cherche à être le frère de Dante Alighieri, et non des poétaillons sans force et sans voix qui empoisonnent le monde actuel. Lis, un crayon à la main. Ne quitte aucune chose sans en avoir saisi l'essence et la quintessence, qu'il s'agisse d'un morceau de peinture, d'une pièce musicale ou d'un roman de Dostoïewsky. Vois les êtres, non selon leur apparence, mais selon leur réalité, la lumière que cachent les pauvres et les ténèbres que cachent les collégiennes et les bourgeois. Que chacune de tes paroles soit sortie de ton vrai coeur, aussi bien dans l'existence que sur le papier. La Poésie, pour les élus, est une manière de martyre. Mais on est compensé au centuple. Tôt ou tard.

Alain MESSIAEN

.....

Directeur : Jean MARKALE
Administrateur : Jean BERTRAND
C.C.P. Paris 3233-43

n° 10 - 9 septembre 1946

3 me St-Louis en l'Isle
Paris IV°
Participation aux frais :
12 numéros = 80 Frs
1 n° = 7 Frs

C'était à une époque fort ancienne. Ce n'est pas une raison pour la mépriser, cette époque, ce douzième siècle idéaliste où l'on bâtissait des églises romanes, où l'on élevait les voûtes merveilleusement sveltes des cathédrales dites de style gothique, et où s'amassaient les éléments nécessaires à l'édification de la forteresse littéraire française. Donc, vers le milieu de ce siècle fécond, apparut un homme; un anglo-normand, qui, s'il ne fut pas un grand écrivain au sens où nous l'entendons aujourd'hui, n'en produisit tout de même pas moins une véritable révolution dans les lettres et les arts. Robert Wace est né à Jersey vers 1110. Il fut de bonne heure destiné à l'Eglise, et fit ses études à Caen, puis dans les écoles de Paris. Il revint ensuite à Caen où nous le retrouvons avant la mort de Henri Ier, c'est-à-dire avant 1135, occupant la fonction de clerc-lisant, fonction d'ailleurs assez mystérieuse; il est probable qu'il s'occupait de la bibliothèque d'un des monastères de la ville. En tous cas, son travail lui permit de compléter son instruction par la lecture des livres nouveaux et par la recherche au fond des vieux parchemins; c'est alors qu'il commença d'écrire. Toujours par les renseignements qu'il nous donne lui-même dans son ROMAN de ROU, on peut voir qu'il a joui d'une continuelle faveur auprès de Henry II et de sa femme Aliénor d'Aquitaine, tous deux souverains d'Angleterre. C'est d'ailleurs à Aliénor qu'il dédia en 1155 son ROMAN DE BRUT, ou geste des Bretons. Wace cessa d'écrire en 1174 alors que l'attention du public se portait sur un jeune écrivain, Benoît de St-Maure, auteur d'une CHRONIQUE des DUCS de NORMANDIE. Néanmoins, il reçut de Henry II en récompense de ses services, une prébende de chanoine à Bayeux; c'est dans cette dernière ville qu'il mourut vers 1180 ou 1183, âgé de 70 ans.

Si on jette un coup d'oeil hâtif sur ce que le temps nous a laissé des oeuvres de Maître Wace, trois titres s'offrent à nous : " Le ROMAN de BRUT ", le " ROMAN de ROU " et " La Vie de Dte Marguerite ". Le BRUT nous donne en plusieurs milliers de vers, exactement en 15.000 octosyllabes, l'histoire des bretons depuis l'antiquité (le siège de Troie) jusqu'à la fin de leur indépendance (689). Le Roman de Brut, qui est une traduction libre de l'Anglais Geoffroy de Monmouth (mort en 1154) qui tenait lui-même son récit d'un vieux manuscrit en langue celtique - et de son imagination, le Roman de Brut est une oeuvre considérable, puisque c'est lui qui fit se répandre dans toute l'Europe les légendes bretonnes de Tristan; d'Arthur et du Saint-Graal. C'est aussi le chef d'oeuvre de Wace. Son Roman de Rou, en effet, n'est qu'une fade histoire des Ducs de Normandie et la " Vie de Ste Marguerite " une simple vie de saint traduite du latin.

Maître Robert Wace est à la base des épopées courtoises de la fin du douzième siècle et du début du treizième. Chrétien de Troyes a puisé en lui un nombre important de sujets. Sans l'anglo-normand, qui, d'une plume alerte, s'amusa - ce qui est une façon de parler - à traduire l'oeuvre de Geoffroy de Malmouth, nous n'aurions peut-être pas eu de "Tristan", ni en tout cas de "Lancelot" et de "Perceval".

Trois - Quatre

Automne

Ses couleurs trop vives
ont des tons plus doux
Les ors se marient
aux verts et aux roux

Orage

Menant grand vacarme
Terrible étourneau
Met de grosses larmes
aux joues des carreaux

Albert JUSTIN

L'enchanteur Merlin

Empourprée de soleil couchant, de feuilles mortes,
La forêt se trémousse en le vent vespéral
Qui vient des mers d'Armor, Alors, Yann-le-bancal,
Fatigué de rêver sur le seuil d'une porte,

S'en va, tout clopinant, du village voisin,
Vers le mont couronné par un immense chêne.
Quelquefois il s'arrête pour reprendre haleine,
Car les ans l'ont blanchi et, depuis le matin,

l'humidité bretonne a rouillé ses jointures.
Mais il veut arriver avant la fin du jour,
Il marche, il se repose, il marche encore, il court
et s'arrête, essoufflé, fouetté par les ramures.

Cependant, il arrive au pied du bon géant
De la forêt gauloise et, fervent, il regarde,
Honteux de son corps lourd et de ses pauvres hardes
Merlin de Brocéliande et son long manteau blanc.

Claude BRETON

Triste histoire

conte ultra-court

Neuf heures du matin, M. CLOCHE se réveille. Jurons, Pensez-donc ! 9 heures, c'est l'heure du bureau. M. CLOCHE se lève et s'ahille, ne retrouve plus sa chaussette cherche, recherche, déplace le lit et l'armoire, la retrouve à son pied, oublie d'essayer de débarrasser, mange en cinq sets, bave, salit sa veste, se brosse ... avec une brosse à chaussures, s'aperçoit de son erreur, enlève le cirage avec une petite cuiller, cir ses chaussures, les met, casse ses lacets. 9h15. De nouveaux jurons, plus choisis. L'image du Chef de Bureau surgit. M. CLOCHE tremble de tous ses membres. Il faut se dépêcher, vite; plus vite. Sortir par la fenêtre sera plus rapide. Il saute ... Seulement M. CLOCHE a oublié qu'il a déménagé hier. Il n'habite plus au rez-de-chaussée, mais au septième.....

Georges CHAVANNES

Le magicien d'Oz

L'Epouvantail, l'Homme de fer et le lion
ne sont pas que fruits de ton imagination;
petite Dorothée que le cyclone emporte
au seuil enchanté de la porte
de l'Absolu. La vieille Tue-les-chiens
est la même sorcière de l'Ouest qui fond
sous l'eau de ta juste vengeance,
sous le scintillement de tes deux escarpins,
et le Magicien, avec son attirail
de feu, d'invisible et de prescience
est ce même vieillard profond
qui donne un diplôme à l'intelligence -
- C'est la cervelle de l'homme de paille -
Une médaille au roi des animaux
pour ses larmes, ses rugissements de prudence,
et une horloge au fer rouillé
dont le cœur sera graissé pour l'éternité ...
Quitte la route en brique jaune, Dorothée !
claque des talons, ton petit hameau
te découvrira, au réveil, l'égalité
du songe et de la vérité.

Fatalité

Sous un ciel de grisaille où la silhouette de Notre-Dame se détachait,
sombre, ce fut, un jour passé, quelques paroles mélancoliques sur le seuil d'un départ. Un " au revoir " quelque peu triste de toute la tristesse de la vanité des désirs et des espoirs dont la fatalité se rit.

Le soleil triomphant avait cependant précédé ce matin pâle. Pour l'âme exténuée, dégagée de l'agitation de la ville, le calme des campagnes est bien doux. La vie s'écoule plus lentement bien que rythmée au même nombre de secondes et permet de jouir plus intensément du temps que l'on déguste ainsi à petits coups, de même qu'une liqueur parfumée.

Le souvenir de quelques mots dits rapidement en passant, dans le matin clair ou sombre revit avec son cortège de possibilités à venir. Elles sont riches de promesses. Mais à quoi bon ?

Pourquoi commencer ce qui doit finir inéluctablement ? Et pourtant, pourquoi ne pas commencer malgré le "terme" fatal ?

EL GHITANE

A PARAÎTRE EN NOVEMBRE - LES SONGES DE LA LUMIÈRE ET DE LA BRUME, par Angèle Vannier (Prix Maria Bonheur, concours du Goëland (1943), avec une préface de Théophile Briant. Souscriptions ouvertes à 200 et 250 frs S'adresser à SVEL, Editeur, 3 rue Léon-Dierx, Paris XV°
(Veinstein C.C.Paris 436-004)

ESCALES

Littérature et critique

par Tristan DEGROUX

I) Conseils à un "critique" :

- a) n'aie pas de goût, contente toi d'avoir des partis-pris
- b) ne juge pas; il y a tes copains, génies absolus; les autres, vitriole-les.
- c) ne parle pas en clair : on verrait que tu ne dis rien.
- d) soigne ton vocabulaire. Bon pour un Thibaudet de parler comme tout le monde.
Toi, enfile : " être violenté par le destin ", " horreur des origines ", balbutiement s'élevant à l'ivresse génésique ", " complexe prophétique ", " antiques colmatations ", " inhumanité perdurante ", " dialogue des ténèbres ionisées " (j'ai cueilli "ga" dans un seul article.
- e) ne parle que des divagations d'hurluberlus.
- f) n'écris jamais sans revenir de Pathmos ...

alors, et alors seulement, tu auras quelque chance d'être un grand critique 1946.

II) A un auteur : Ne dites jamais : " j'ai du génie, un tel et un tel l'on dit ". Dites " J'ai un carnet de chèques ".

III) Thème pour un éloge de la littérature française : Notre littérature moderne est si riche qu'on ne lit plus que des traductions de romans étrangers.

IV) A un poète : entrer sans étiquette politique dans la poésie moderne, c'est comme vouloir entrer sans ticket dans le métro.

V) De l'almanach des lettres 2.446 : Rétrospective : En cette année 1946, s'émut une querelle entre critiques et auteurs. Les uns et les autres la croyaient nouvelle parce qu'ils n'avaient pas de souvenirs n'ayant pas de culture. Les uns et les autres la croyaient grande alors qu'elle était à leur taille de pygmées des lettres. Ils ont cru que l'avenir de la Littérature dépendait de leurs querelles. La littérature les ignore; elles n'a retenu le nom d'aucun d'entre eux. Leur nom a pourri plus vite que leur corps.

VI) Opinion de l'auteur : L'essentiel, ce n'est pas que mon œuvre dure, c'est qu'un critique en parle et l'adulte.

Directeur : Jean MARKALE
Administrateur : Jean BERTRAND
C.C.P. Paris 3233-43

n° 11 - 1er octobre 1946

3 rue St-Louis en l'Isle
PARIS IV°
Participation aux frais :
12 n° = 80 Frs
1 n° = 7 Frs

Opinion du critique : L'essentiel, ce n'est pas l'oeuvre originale, ce sont les commentaires que je dépose " le long du mur ", je veux dire " le long de l'oeuvre ".

VII) Sujet d'enquête : Pourquoi le populisme prend-il toujours chez nous une sorte d'allure artificielle ? Notre roman, cette grande dame, a toujours l'air de condescendre à s'occuper des petits, de les toucher d'une main trop fine et dont on sent qu'elle craint de se salir. Sentiment à peu près identique avec le roman anglais, mais diamétralement opposé avec le roman américain : Ici, l'homme direct, vu directement, par un homme direct. Pas de convention, pas de glace même sans tain entre eux.

Enquête - Pourquoi le populisme et toutes les formes qui ressortissent au populisme (il ne s'agit pas d'une école, mais d'une tendance) est-il la forme naturelle du roman américain ? Pourquoi est-il une forme à laquelle on sent que se force le roman français ?

Tristant DEGROIX.

Choses reçues et lues

par J.Y. INKHETREBIOU

LE GOELAND n° 75 - Souvenirs vivants sur Max Jacob par Théophile Briant. Un poème inédit de l'auteur du Cornet à dés. Un article d'Alain Messiaen sur l'inspiration, intitulé : " Les Anges et les Poètes ". " Poésie des eaux " curieux et intéressant éditorial de Jean-Marie de Saint-Ideuc. Un très beau poème de Louis Pernette : " La Voyageuse ". Bravo à tous. Le Goéland n'a jamais mieux mérité sa formule de " feuille de poésie et d'Art. Cela fait du bien de voir cela, à côté de tant d'horreurs étalées en plein jour par des individus sans scrupules qui se disent défenseurs de l'art. (Chemin du Phare - Paramé - I&V)

BULLETIN DE LA JEUNESSE ASTRONOMIQUE DE FRANCE - n° 14 - Du point de vue scientifique évidemment, mais aussi documentaire. Des articles jeunes et pleins de vie, rédigés par des jeunes. A la vérité, et sans emphase, on ne fait pas mieux. (32 rue Monge - Paris V°)

Avis de quelque importance

LE MONDE ET LA VILLE dont le président est notre ami Bernard Sacha et le secrétaire, Jean Markale, reprend au mois d'octobre, la série de ses cours à l'académie Viardot-Malibran, 41 rue Pergolèse (Paris XVI°) - Nous relevons dans le programme deux conférences de Jean Markale, la première le 26 octobre (Le Lyrisme de Chateaubriand) la deuxième le 23 novembre (A propos de l'existentialisme) - Ne manquez pas d'y venir.

SI VOUS DESIREZ vendre ou acheter des livres, adressez-vous à nous. Vous pourrez peut être ainsi tomber sur une bonne occasion. Nous avons en ce moment quelques livres neufs à vendre. Ecrivez-nous ou venez nous voir.

- - - - -

Circuit fermé

Le soir gonflé de vent, partait à l'aventure
Et n'en finissait plus de larguer ses amarres
Et n'en finissait pas de hisser ses voilures
Un vieux remords tordait le soleil sur l'enclume
De l'horizon muet dans un grand tintamarre
De lumière. Mais que la Seine, esclave ancienne,
Etait belle sous ses mousselines de brume,
Ronde et lisse, et nue, ô ma désirable Seine;
Notre-Dame-des Voeux, rose rose de pierre
A ton sein comme offerte à la rose en prière
Du ciel en vaine rançon des douleurs humaines.

Dans l'ombre se penchait sur la paix si profonde
Qu'elle n'entend l'écho des cris de nos géhennes,
Fantôme chargé d'ans, d'indulgence et de haine
La Mort, que son visage épouvantait dans l'onde.

Louis PERNETTE

Nocturne

Dire mon angoisse en vers qui expriment
ma jeunesse abolie de rêves et de roses,
et l'effeuillement amer de ma vie
en énorme douleur et en petits chagrins.

Les bateaux entrevus vers un vague orient,
les graines d'oraisons qui fleurissent en blasphème,
et les frayeurs du cygne entre les flasques d'eau,
et le faux bleu nocturne de l'odieuse bohème.

Lointain clavecin du silence et de l'oubli,
as-tu joué la sublime sonate du rêve,
esquif orphelin, arbre insigne, nid obscur
qui rafraîchit la nuit d'une douceur d'argent

Espérance parfumée d'herbes fraîches, trilles
du rossignol printanier et matinal,
lys déchiré par un destin fatal,
recherche de la joie, persécution du mal ...

La funeste amphore du venin divin
fait de la vie une torture intérieure,
conscience effrayante de notre boue humaine,
et d'horreur de se sentir passager, l'horreur.

d'aller à tatons, en marches intermittentes
vers l'inévitable, inconnu, ô
cauchemar brutal de ce sommeil de pleurs,
dont il n'y a que la Mort pour nous réveiller !

Ruben DARIO (1867-1916)
traduit par Alan MESSIAEN

L'oiseau des pluies

conte pour rire ou pour pleurer

Il brumait sur la ville. Le vent venait du nord, de la mer. C'était un temps froid et humide, malsain au possible, avec des morceaux de brouillard qui flottaient dans les rues de Bayeux, en s'accrochant cà et là, aux pignons des vieilles demeures médiévales.

Arlette s'arrêta non loin de la Tour de Saint-Patrice. Elle sourit; mais ce fut d'un air apparemment indifférent qu'elle regarde les sept étages qui se perdaient dans la grisaille. Sa serviette de classe était lourde et son bras lui faisait mal. SAINT-PATRICE ... Elle sourit encore, d'un sourire d'enfant qui voit le monde à travers le voile de mousseline de son berceau. Patrice ... c'était son nom, à lui. Même que Martine, sa voisine de classe, en crevait de jalousie, elle qui n'avait à sa disposition qu'un vulgaire " Gaston ". Patrice ... un nom sorti d'un livre de contes .. et que c'était beau de pouvoir parler de lui à toutes ses copines. Patrice ... celui qui meublait ses rêves, car en rêve toujours à 16 ans, même si on est une petite fille bien sage et tout et tout. Un rêve, né dans une imagination solitaire un jour de pluie comme celui-ci sans doute; ce n'était peut-être pas bien, mais tant pis.

Elle se remit en marche. Ses cheveux mouillés lui humectaient les joues quand elle se retournait. Derrière elle, la tour disparaissait au tournant d'une rue. Une charrette grinçait. C'était le soir. Elle entendit sonner les cloches de la cathédrale. Elle s'arrêta un instant devant la vitrine d'une mercerie. Elle songeait ... elle songeait au petit serin qu'il lui avait acheté, l'an dernier au marché de la grande place. Elle songeait au chant joyeux ou triste - de la petite bête au travers des barreaux de sa cage, ce jour inondé de soleil qui sentait bon les premières fleurs du printemps.

Et la pluie tombait en gouttes fines, très fines sur les pavés disjoints où se perdaient les pas d' Arlette. Les vitres s'éclairaient au fur et à mesure qu'elle marchait. C'était un soir, un soir comme tant d'autres qui tombait sur la ville de Bayeux. Et Arlette tourna la tête à gauche.

Elle sursauta

Patrice ! .. Patrice au bras d'une fille, Patrice au bras d'une autre ! Oui, c'était bien cela, c'était lui c'était bien lui ... et l'autre, oui l'autre, c'était la grande fille rousse qui venait d'arriver de Paris, il y avait à peine un mois ...

De grosses larmes perlèrent aux yeux d'Arlette. Ses genoux fléchirent brusquement. Elle se retint. Elle crut entendre quelqu'un ricaner; elle reprit sa route, sous la pluie monotone et indifférente, dans les flaques d'eau et de boue de la chaussée mal entretenue. Des visages anxieux se pressaient aux fenêtres comme des spectres venus là pour l'emporter. L'ombre grandit. Les cloches sonnèrent encore au loin une musique effrayante et brutale. Un relent de frites hantait les ruisseaux. Muette, sourde et aveugle, elle poussa machinalement la porte. Sa mère n'était pas là. Elle lâcha sa serviette sur le dallage luisant.

Alors, elle s'aperçut que son petit serin était mort.

Jean MARHALE

Pensées profondes - La bombe atomique dont on a beaucoup parlé et que la presse a froidement laissé tomber depuis Bikini n'a pas encore bouleversé l'univers; le monde n'a pas sauté, il n'y a pas eu de raz de marée, mais gare !.. Le public ferait mieux de s'intéresser aux recherches des savants plutôt qu'aux prouesses oratoires de tel ou tel délégué de l'O.N.U., car c'est souvent des laboratoires que sortent les œuvres d'envergure, mais jamais d'une réunion de bavards ventrus et prétentieux.

ESCALES

A propos de Steinbeck

Steinbeck dédaigne un peu de ruser avec le lecteur, comme de jouer avec les mots. Il est le moins conventionnel et le moins soumis des écrivains américains contemporains : empruntant à son art des " facilités " qui ont bien fait leurs preuves et dont le but est simplement aider à serrer de près un récit, il en reste maître sans même avoir l'air de s'en apercevoir. Steinbeck raconte : son roman n'est pas une nouvelle, ni une suite d'anecdotes; plutôt une mise en scène. Car sa grande préoccupation, c'est de se garantir contre lui-même. Claude-Edmonde Magny peut parler de la "pureté" de Steinbeck, enrichissante et émue, parce qu'elle est volontaire et laisse percer quelquefois une tendresse humaine et pas seulement la tendresse du créateur envers ceux qu'il a façonné. Vous n'éprouverez aucune pitié facile, au fur et à mesure que vous tournerez les pages des " Souris et des Hommes ", aucun dégoût en la refermant. L'histoire qu'on vous raconte est brutale, profondément mais jamais gratuitement. Après cette lecture, nous avons l'impression de ne pas vibrer à l'unisson de cette douzaine de personnages, ce en quoi nous nous trompons. L'auteur sort le lecteur de ses positions habituelles, fait oublier le papier noirci, les petites ficelles de son métier, les trucs du conteur; il rend les pages transparentes. Les amateurs de littérature n'aimeront que les inévitables succédanés des " Souris et des Hommes ".

Il serait enfantin de croire que Steinbeck est sec, indifférent, parce qu'il tâche d'être honnête; et ridicule de penser que le pseudo-réalisme de l'auteur de Lannery Row exclut un sens profond des " valeurs poétiques ". On s'étonne de la pauvreté des moyens qu'il a à sa disposition, dans Mice and Men, on s'extasie sur le rôle du détail le plus infime, sur la simplicité du ton. Cela ne compte pas plus pour le lecteur que pour l'auteur.

Steinbeck est un artiste tellement authentique qu'il néglige d'en prendre les aspects. Peut-être le vieux Despréaux aurait-il aimé ses histoires, le ton dont-il les déroule, son caractère, Rien ne serait moins étrange.

Jean ROBBE

TSVP

Directeur : Jean MARKALE 3 rue St-Louis en l'Isle
Administrateur : Jean BERTRAND Paris IV°
C.C.P. Paris 3233-43 Participation aux frais:
12 numéros = 80 Frs
n° 12 - 25 octobre 1946 1 n° = 7 Frs

La Symphonie Pastorale

... vue par un Critique :

Le sentiment le plus marqué que l'on retire du spectacle de " La Symphonie Pastorale ", c'est celui d'une grande déception. On cherche en vain quelque analogie entre le titre si évocateur, et le film.

La poésie pure qui illuminait le roman de Gide s'est presque entièrement perdue. L'action tient une trop grande place sans doute, et l'intimité spirituelle qui existait entre le pasteur et Gertrude est mal suggérée. Pourquoi le personnage du pasteur a-t-il été transformé ? Pierre Blanchard est d'ailleurs bien loin de ce qu'on attendait; son jeu est mauvais; dès les premières images, il s'est fixé une attitude qu'il ne quittera plus. Un regard halluciné, des gestes brusques, une raideur qui semble vouloir donner de la profondeur au personnage, mais qui, en fait, le rend impossible.

Seule, ornée de reflets neigeux, Michèle Morgan s'encadre merveilleusement dans le paysage des montagnes. De toutes les fibres de son âme et de son corps, elle vibre pour nous faire retrouver Gertrude. D'une beauté presque céleste, elle nous tient longtemps sous son charme. Il faut encore louer les interprètes de Jacques et de tante Amélie qui ont un sens aigu du tragique.

La " Symphonie Pastorale est donc, dans l'ensemble un film soigné, avec une assez belle atmosphère; mais il y manque quelque chose : le grand souffle poétique de Gide.

Frédérique GERMAIN

... vue par un Poète :

La petite aveugle que hèle
à coups de cuiller sur un bol
le pasteur, lappe comme un chien;
Fond de neige quotidien...

Les manis de Gertrude s'animent
elle connaît la pélerine
de son custode, le Soleil
qui chauffe les vitres du ciel
Passe Jacques, la jeune blonde
peut bien danser, malgré la ronde
fatidique de son destin
A l'orgue se mêlent leurs mains,
et un quadruple drame éclate
qui, du fils au père écarlate,
de la jalouse à la fiancée
laide, sera exacerbé
par la guérison de Gertrude.

" O neige et temple ! promptitude
de la lumière à mes cheveux
Dieu m'a rendu le ciel des yeux !
J'ai reçu un baiser vorace
de mon amoureux sur la face,
j'ai vu le pasteur ! il est laid ! "

Ce vieillard de toute souffrance
à qui tu dois ton existence,
te veut pour lui seul, partagé
entre son Dieu et ta beauté.
Retourne-t-en à tes ténèbres,
clairvoyante au destin funèbre.
Amour parti ! Ultime effort !
Va-t-en boire l'eau de la mort ..

Visage atroce de noyée,
tes yeux sont fermés à jamais.

(Poésie de Cinéma)

Alain MESSIAEN

Accomplissement

pour D.

En montant le long des rampes de l'enfer
En remontant très loin hors des nuits de l'enfer
Où pourrissent les soleils des amours dévastées,
J'ai vu - en m'évadant des puantes ténèbres
Et de l'odeur fétide de leurs jasmins funèbres -
Se lever ton visage dans l'eau du clair matin.

De grands oiseaux passaient dans le ciel de tes yeux,
Avec des cris ardents d'archanges lumineux,
Inscrivant dans leur vol d'éblouissants destins.

Je sentais devant moi s'ouvrir le pur espace
Me mordre le vent bleu avec ses dents de glace,
Et mon coeur attendait le baptême de l'aurore,

Et j'ai dormi des siècles à l'ombre des étoiles,
sur le fleuve de fleurs de ta chair virginale
Où mon âme s'enchantait de l'absence du monde.

Un souffle d'ouragan venu du fond des âges
Emportait tout mon être vers l'orbe de ton visage,
Et je connus en toi ma plus secrète essence.

Jean HANI

Livres et Revues

par J.Y. INKHETREBIOU

Augustin Mancier : INSTANTS - Un livre de poèmes écrits dans un style sobre et ferme où l'auteur laisse la marque d'une profonde personnalité. On peut aimer ou n'aimer pas. Qu'importe; le classicisme d'Augustin Mancier aspire à un rythme clair et lumineux, et si les différents morceaux de ce recueil sont d'inégale valeur, il ne s'en dégage pas moins un charme indéniable.
(LE SOL CLAIR éditeur, Attichy - Oise)

CAMPANULE - Bulletin mensuel de l'Association " Les Mélodistes " fondée par Paul Bertoldi et que dirige Joseph Hegner. Le goût du terroir qui anime ce groupe de poètes et d'écrivains n'est peut-être pas inutile dans ce monde attiré vers les pièges trompeurs des villes tentaculaires et du machinisme intégral.
(J.Hegner, 49 Bld du Centenaire, Sens - Yonne)

FRANCE-ASIE - Une intéressante revue mensuelle de culture franco-asiatique. Dans le sommaire du n° 1 (15 août), relevons un inédit de Saint-Pol-Roux, un article de René de Berval, une étude sur l'influence de Verlaine dans la poésie de Ruben Dario, par J.L.Flecmakowski, une documentation de Tchen-Wen-Teng sur la culture et l'enseignement chinois et " qui veut faire la bête fait l'Ange " un très beau poème de notre ami Alain Messiaen.
(25 rue Catinat-Saïgon (Cochinchine)).

La Flamme dévorante

Récit des Temps Apocalyptiques

Je suis entré. Un jazz jouait quelque chose de vague. Une grosse dame far-dée regardait alternativement sa coupe de champagne et son voisin, un type ventru qui fumait un énorme cigare. Elle n'a pas daigné me regarder. Alors le maître d'hôtel est venu vers moi et m'a signifié que je ne pouvais prétendre consommer ici parce que je n'étais pas en habit. Je l'ai envoyé promener en lui mettant sous le nez ma carte de journaliste. Cela sentait le tabac, l'alcool et le parfum. J'ai jeté un dernier regard sur mes amours mortes et futures, et j'ai craché sur le sol, le Maître d'hôtel est revenu vers moi, furieux. Alors je lui ai dit merde et j'ai jeté au milieu de la salle le paquet que je tenais à la main. La grosse dame a poussé un cri d'horreur. Le jazz s'est éteint dans un bruit de vaisselle cassée, et je me suis taillé. Derrière, une flamme a jailli; elle a tout emporté de cette bâtisse et de ses occupants, et je me suis mis à courir aussi vite que possible malgré mon corps qui me faisait mal. J'ai croisé des gens hagards qui s'enfuyaient à mon approche. Je ne me suis pas retourné mais je sentais le souffle chaud de la flamme qui me poursuivait en anéantissant tout sur son passage. J'ai entendu des cris de terreur et le bruit des chutes de pierrailles et de ferrailles; et j'ai couru, j'ai couru sans m'arrêter vers une quelconque direction en pompant dans mon sillage la flamme dévorante que j'avais libérée; j'ai couru dans les bois, dans les champs et dans les villes et lorsque je suis arrivé devant la Mer, je me suis jeté dedans et j'ai nagé. J'ai senti l'eau devenir tiède, et puis brusquement bouillir. J'ai cru que je ne pourrais plus respirer, mais je me suis trouvé à pied sec au milieu d'une plaine immense sous d'énormes nuages de vapeurs qui s'enfuyaient vers le ciel. Alors, j'ai repris ma course acharnée, car la Flamme mordait les plantes desséchées de la Mer, j'ai recommencé à courir sans voir ni entendre. Et, bientôt, en face de moi, s'est dressée une cité avec de hautes demeures et des statues colossales. Les gens dans les rues s'enfuyaient en criant comme des oiseaux blessés à mort. J'ai compris que la flamme dévorante me suivait toujours, plus lancinante que jamais et qu'elle continuait son oeuvre avec autant d'ardeur et de colère. De violentes explosions m'ont secoué et jeté à terre. Mon corps déjà usé, s'est déchiré douloureusement, et j'ai perdu du sang, doucement, goutte à goutte, tandis que je poursuivais ma course effrénée.

Cela a duré longtemps, très longtemps. Je n'ai soudain plus rien trouvé en face de moi qu'un désert nu et aride. J'ai vu des nuages noirs descendre très bas, et soudain, une averse étonnante d'intensité s'est abattue et m'a trempé des pieds à la tête. Je me suis arrêté en sanglotant et en claquant des dents; je me suis étendu de tout mon long sur le sol, et j'ai ouvert la bouche sur un ruisseau de boue et de sang qui avait un goût âcre de fumée.

Cela aussi a duré très longtemps, très longtemps. Quand je me suis relevé, un fleuve coulait devant moi. Il faisait beau et près de ma main, un peu d'herbe avait poussé. Alors, je me suis retourné, et j'ai vu que tout était bien.

Jean MARKALE